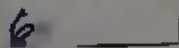




# Folklore Brabançon

Archives

No 200



Le  
Folklore  
Brabançon

DECEMBRE 1973

N° 200

# Le Folklore Brabançon

ORGANE DU  
Service de Recherches Historiques  
et Folkloriques de la Province  
de Brabant  
RUE ST-JEAN 4 — TEL. 13 07 50  
1000 BRUXELLES

## SOMMAIRE

DECEMBRE 1973

N°

200

PRIX : 35 F

La chaussée antique Boulogne-sur-Mer - Bulzingen - Tirlemont - Cologne, <i>par W. Ch. Brou</i> . . . . .	301
Mon hameau au fil du temps : Gaille- marde, <i>par Geneviève Steenebruggen</i> . . . . .	355
Le manoir d'Aa, un château disparu, <i>par P. Boulengier</i> . . . . .	379
Jezus-Eik ou Notre-Dame-au-Bois, <i>par Guy Vande Putten</i> . . . . .	391

Sur la couverture :

Le Dieu cavalier domptant les géants anguipèdes (Musée de Tongres)

Le numéro 200 de la revue « De Brabantse Folklore » contient des articles de Willy Massin (*Walsbets en Wezeren tussen Middel-eeuwen en 19de eeuw. vervolg*), de Maurits Thys (*De moord op Karel De Goede*).

*Longue de 375 km dont 90 km à travers le Brabant et pratiquement rectiligne...*

## La Chaussée antique Boulogne-sur-Mer - Buizingen - Tirlemont - Cologne

par W. Ch. BROU

*La loi antique de la ligne droite.*

Parmi les agglomérations importantes que César découvrit dans le Nord de la Gaule au cours de sa conquête, quatre paraissent curieusement situées : Boulogne-sur-Mer, Cassel, Tongres et Cologne se trouvent en effet approximativement sur un même parallèle géographique, de latitude 51° Nord.

La celtique Itium ou Iccius, l'un des trois ports marins que César signale dans ses Commentaires sur la Guerre des Gaules et d'où il partit à chacune de ses expéditions vers la Grande-Bretagne, devint GESORIANUS, le domaine des hommes courageux, de l'itinéraire d'Antonin, puis la Bononia de la carte de Peutinger ; nombreux sont les objets gallo-romains exposés au musée de Boulogne-sur-Mer.

Sur une colline d'altitude 175, le Castellum Menapiorum devint la Cassel actuelle. A l'arrivée des Romains, on y adorait Odin ; le petit village voisin de Woensberg a son nom dérivé de ce dieu : le mont d'Odin. Odin devint par germanisation Wuetan-Wodan-Wodden-Woeden ; de Woeden dérive le Woensdag néerlandais et le Wednesday anglo-saxon,

le mercredi, c'est-à-dire le jour du Mercure romain. De Cassel une voie antique conduisait directement à Boulogne. Cassel a livré au cours des siècles passés d'innombrables témoins de la période gallo-romaine.

Atuatuca, ville des Aduatiques, devint la Civitas Tongrorum, notre Tongres, dont est bien connu le riche passé gallo-romain.

Cologne, l'ancienne Colonia Agrippina, bâtie au bord du puissant Rhin, a un passé non moins important.

Ces quatre villes : un port de mer, deux capitales et un port fluvial, sis en terrain relativement plat et sur une ligne droite, se devaient d'être réunies par une route tant au point de vue militaire qu'administratif et économique.

Depuis plus d'un siècle, nous connaissons en France l'antique tronçon Boulogne-Cassel-Steenvoorde ainsi que le tronçon Tirlemont-Tongres-Maastricht-Cologne. Mais entre Steenvoorde et Tirlemont, distants de 140 km à vol d'oiseau, on se perd encore en conjectures.

Bien sûr, on connaissait l'itinéraire Wervicq-Tournai-Bavai-Waudrez-lez-Rinche-Gembloux-Perwez-Taviers-Tongres ; mais quel énorme détour de plus de 250 km ! Était-ce parce qu'il y avait entre Wervicq et Tongres la large vallée marécageuse de la Senne brabançonne, la Forêt de Soignes et la Forêt de Meerdael, trop difficiles à traverser en ligne droite ?

Les archéologues se soucièrent d'abord de rechercher un contournement par le Nord : leurs dernières cartes officielles suggèrent le tracé suivant : Wervicq-Courtrai-Velzeke-Hofstade-Asse-Elewy-Tirlemont. Outre qu'il est long de près de 200 km, il est très sinueux bien qu'en terrain plat, et s'écarte de plus de 30 km au nord du parallèle Wervicq-Tirlemont. Les anciens, Celtes et Romains, avaient-ils perdu le sens de la ligne droite ? (Voir Bibliographie, 12 et 13.)

Pourtant, certains historiens avaient eu le souci de chercher un itinéraire plus rectiligne entre Wervicq et Tirlemont, donc passant par le sud de Bruxelles et les deux forêts ci-dessus. C'est ainsi que V. Gauchez dès 1882, sur ses cartes des voies romaines de Belgique (3), avait suggéré deux itinéraires :

— l'un par Courtrai - Berchem-lez-Audenarde - Kester - Lembeck - Braine-le-Château - Braine-l'Alleud - Lasne-Chapelle - Wavre - Grez-Doiceau - Piétrebais - Tirlemont ; cette voie était longue de 210 km ;

— l'autre par Courtrai - Berchem - Kester - Pepingen - Sint-Pieters-Leeuw - Ruisbroek - Uccle - Oudergem - Stokkel - Tervuren - Oud-Heverlée - Tirlemont ; longue encore de 190 km, elle présentait le désavantage de traverser les forêts de Soignes et de Meerdaal dans toute leur largeur !

Durant les vingt-cinq dernières années, les résultats scientifiques des fouilles ont été plus importants que durant tout le siècle précédent (16). En particulier, les vestiges des villas, les emplacements de lieux de culte anciens, les cimetières gallo-romains ou francs ou même ceux de l'âge du fer, et enfin les emplacements de camps romains (castra) ou préromains obligent de revoir le problème de cet itinéraire et nous permettent de préciser considérablement, mais non d'une manière absolue, l'antique tracé de l'itinéraire Steenvoorde-Tirlemont.

#### *De Cassel (Nord) à Courtrai-sur-la-Lys (Carte 1).*

De Cassel part vers l'est notre chaussée rigoureusement rectiligne. Elle passe par le centre de Steenvoorde (Nord) et sur le sol belge forme frontière sur plus de six kilomètres entre Bieschep (Nord) d'une part, Watou et Poperinge (Flandre Occidentale) d'autre part sous l'appellation : *drève de Cassel* (plan cadastral Popp de 1846).

Elle oblique vers le N.N.E. et forme la limite entre Poperinge et Westouter sur près de 2.500 m., avant d'écarter l'extrême nord de Reningelst en suivant le chemin du Caba et Flooge Graaf à la ferme Linde Goed.

A la Linde Goed Kapelletje, la chaussée entre dans Vlamertinge et, sous le nom de « Vieux chemin dit Casselstraat », elle passe au hameau 't Hoekje ou Kasselhoek et atteint l'église Saint-Vedaste. Vlamertinge date du IX<sup>e</sup> siècle ; Vedastus, évêque d'Atrecht, prépara Clovis au baptême et mourut vers l'an 540.

A partir de Vlamertinge, la route reprend son orientation générale ouest-est. En effet, une vaste forêt marécageuse couvrait les communes actuelles de Reningelst, Dikkebus, Voornezele et Zillebeke, ce qui

obligea la chaussée à la contourner par le nord-ouest et le nord, c'est à dire par Vlamertinge et Ieper.

Donc, de l'église Saint-Vedastus, la chaussée, sous le nom de Ieperstraat, se dirige tout droit sur la Grand-Place d'Ypres et son église Saint-Martin. HYPERA, déjà citée en 879, se vit dotée d'un château-fort en 902 par Baudouin le Chauve, comte de Flandre, ainsi que d'une première église Saint-Martin fondée en 1073, en même temps d'ailleurs que son église Saint-Pierre, sise 500 m. plus au sud. Sur Ypres et ses environs immédiats, on a trouvé d'innombrables monnaies romaines dont deux trésors, en 1845 et 1847.

A la sortie d'Ypres, à 300 m. au-delà de la porte de Menin, la chaussée emprunte la route de Menin sur une distance de 1.000 m., suit « de oude weg naar 't Hooghe » (Plan Popp) encore sur Ypres, puis le « Vieux chemin d'Ypres à Courtrai » dans l'extrême nord de Zillebeke, passe à 250 m. au nord de son château 't Hooghe et de sa ferme Witte Poort (nombreux gisements de silex taillés et monnaies consulaires).

La route passe à 100 m. au sud de la ferme Grote Reebroeck (sur Ypres), écorne le sud-ouest de Zonnebeke (nombreux silex taillés), traverse les terres de la ferme Nonnebosschen, constitue frontière entre Zonnebeke et Geluveld sous le nom de Kortrijkstraat jusqu'au lieu-dit Reutel (nombreux gisements de silex taillés), point commun des communes de Zonnebeke, Geluveld et Beselare.

Sur Beselare, la chaussée prend le nom de Oude Kortrijkstraat en passant par l'ancien cabaret « de Zwaan » et à 400 m. au nord de l'église Saint-Martin, confirmée en 1110. Elle traverse Geluwe sous le nom de Oude Ieperstraat, par les hameaux Ter Hand et Vijf Wegen.

Au hameau Ter Hand sur Geluwe, elle est rejointe par la « Groenstraat » (Verte chaussée) qui, par l'église St-Denis de Geluwe, court jusqu'à Wervik, à 8 km. dans le sud. L'antique vicus Viroviacum de l'itinéraire d'Antonin a possédé un temple dédié à Mars, auquel avait succédé une église consacrée à Saint-Martin par les premiers apôtres de la Flandre.

Sur Moorsele, notre chaussée s'appelle à nouveau « de oude Ieperstraat » et passe au hameau Kezelberg et près de l'ancienne église Saint-Martin.

Sous l'appellation « de weg van Ieper naar Kortrijk, gezegd grote Ieperen straat », la voie antique traverse Gullegem en passant à 700 m. au sud de son église Saint-Amand, déjà citée en 1105, puis à 200 m. au nord du hameau Schoonwater, traverse la partie méridionale de Heule en frôlant son ruisseau de Heule à 600 m. au sud de sa vieille église Sint Audomarus (évêque et confesseur, décédé vers l'an 650).

Au lieu-dit Zevenkamels, A. De Loë signala l'existence de sept tumuli dont les trois derniers ont été nivelés en 1842 ; on y trouva une épaisse couche de cendres et un grand nombre d'urnes en terre cuite.

La chaussée entre par le nord-ouest dans Courtrai, par la route n° 1 de la carte ci-dessous, route militaire du « limes saxonius » longeant la côte maritime et la rive méridionale de l'Escaut.

*Une route côtière Poperinge-Bruges-Maldegem-Wachtebeke-Beveren-Waas-Burcht-aan-Schelde et une route ultérieure Oudenburg-Gand-Lokeren-Sint-Niklaas-Beveren-Waas.*

A cinq kilomètres à l'ouest de Vlamertinge se trouve Poperinge, déjà habité à l'âge du fer, et où le germain Pupurn fonda une villa. Sous les Mérovingiens, la localité passa à l'abbaye Saint-Bertin, sur Saint-Omer ; détruite par les Normands, elle renaquit et reçut en 1147 le titre de ville ; ses trois églises St-Bertin, St-Jean et Notre-Dame sont remarquables.

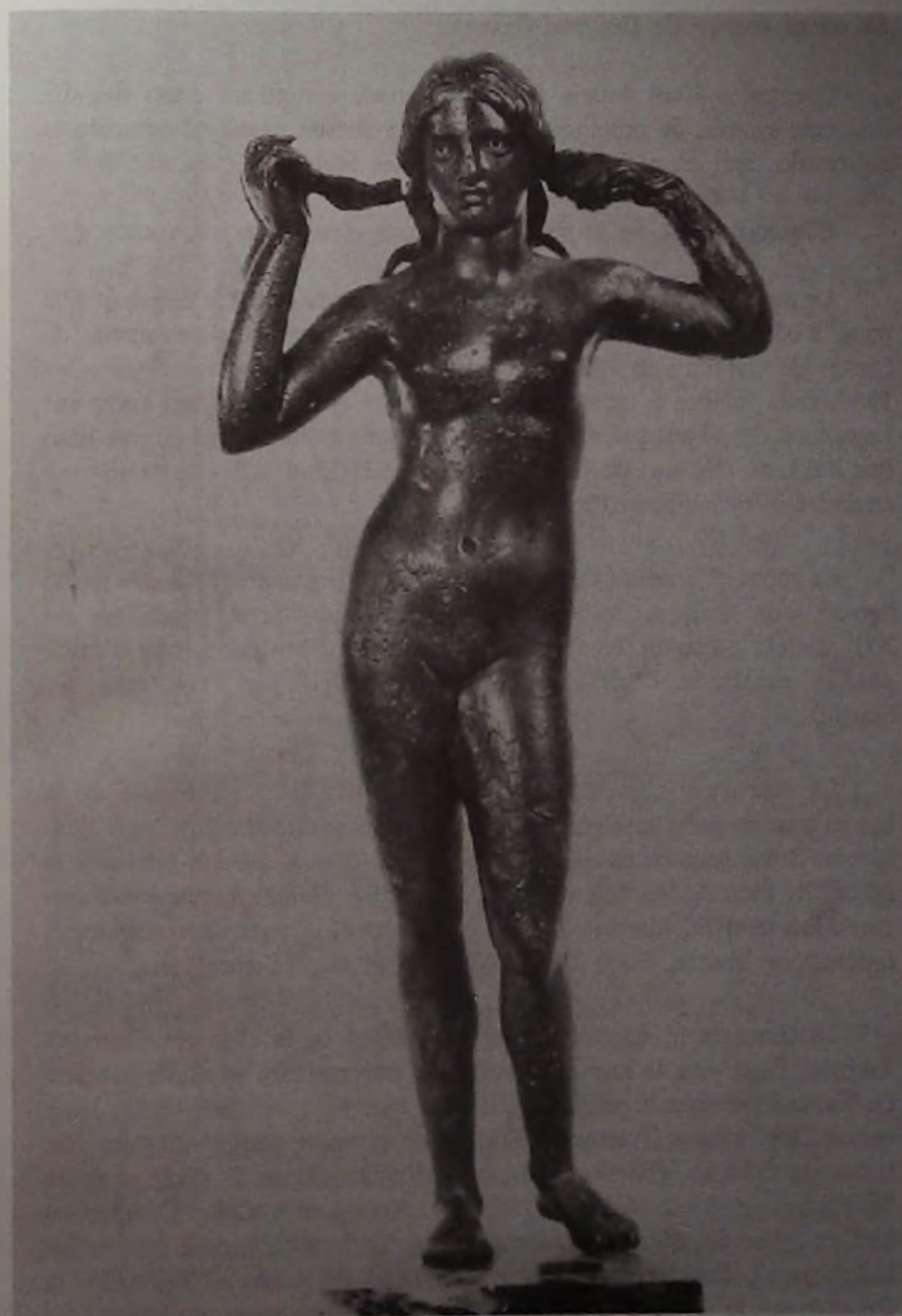
Sous l'occupation romaine au III<sup>e</sup> siècle, une route militaire fut aménagée à une ou deux lieues romaines en retrait des « Moeren », du grand Golfe de l'Yser, de la côte de la Mer du Nord, du golfe du Zwin, du golfe du Braakman et des « schorren » méridionaux de l'estuaire de l'Escaut.

Elle partait du hameau Abele (entre Steenvoorde et Reningelst) et sous le nom de « Steenstrate » ou « Dikemuiden Heerweg » (des plans Popp) traversait Poperinge, Woesten, Zuidschote et Bikschoot, Merkem (St-Bayon) et Klerken à 5 km au S.E. de Diksmuide. Puis elle traversait Werken (St-Martin), Wynendaal Kapel, Ichtegem (Wijnendael Kapel, Reiger et Geuzenbos) sous le nom de « steenstraat », Aartrijke (steenstraat, église St-André et Brugsche Heirweg), Zedelgem sous le nom de « oude Diksmuidse aardeweg » ou de « Brugsche Heerweg », Sint Andries bij Brugge, le centre de Bruges, Sint-Kruis-bij-Brugge (église Ste-Croix et

château de Maele) sous le nom de « oude weg van Brugge naar Antwerpen », Sijssle (à 800 m de son église St-Martin et à travers le hamcau Donk) sous le même nom qu'à travers Sint Kruis, Maldegem (Ste-Barbe), Adegem, Balgerhoek-sous-Eeklo, Lembeke, Oost-Eeklo (sous le nom de « Antwerpsche Heerbaan »), Ertvelde (« Antwerpsche Heirweg » et église Ste-Barbe), Walderdonk et Wachtebeke (oude weg van Brugge naar Antwerpen), Moerbeke (église St-Denis, Heirweg et Heerenstraat), Klein-Sinaai et Stekene (Heirweg et église Notre-Dame), Kemzeke (église St-Jacques et chapelle O.L. Vrouw ter Heirweg), Sint-Gillis-Waas, Vrasene, Beveren-Waas (de oude Antwerpsche Heirweg et l'église St-Martin), Melsele, Zwijndrecht et Burcht (église St-Martin) en face d'Anvers. Signalons que ce Heirweg ou Heerbaan, depuis Steenbrugge jusqu'à Melsele, est particulièrement riche en stations néolithiques, ce qui tend à prouver que les Romains ont aménagé au III<sup>e</sup> siècle cet itinéraire néolithique, desservant par de courtes bretelles les fortins côtiers et scaldiens de Oudenburg, Aardenburg, Oudenburgse sluis sur Wachtebeke (le Portus Hepaticus sur le Braakman) et Hulst.

Cette « steenstraat » passait donc à Aartrijke. C'est ici qu'elle croisait une autre route antique ultérieure, reliant Burcht (sur l'Escaut) par Beveren-Waas et Gand à Oudenburg ; sur les plans cadastraux Popp (— 1850), elle est appelée plusieurs fois et successivement « Hooge Heirweg » (de Beveren à Gand), « Grooten Heerweg » (de Gand à Torhout) et « Oude Zeeweg de Torhout à Oudenburg ».

De Beveren-Waas, elle filait sur Nieuwkerken-Waas (St-Martin), Sint Niklaas (de Hooge Heirweg), Belsele, Daknam (de Hooge Heirweg), Lokeren (de Heirbrug), Zeveneken, Lo Christí (de smallen Heerweg), Oostakker (de Groenstraat) et Muide-sous-Gand. De Muide, elle traversait l'agglomération actuelle de Gand en restant au nord des méandres de la Lys et sous le nom de « Grooten Heerweg » traversait successivement Drongen (Sint Gerulphe), Hansbeke, Lotenhulle, Aalter (St Corneille), le Heersberg (mont de l'armée) ou Hertsberge, Ruddervoorde (St Eloi), Torhout, Aartrijke, Bekegem (St Amand) et Roxem (St Michel) avant d'atteindre Oudenburg. Ici, on a mis au jour trois camps successifs des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, un vicus et une nécropole ; son église est dédiée à saint Pierre. Plus tard, Oudenburg fut relié au vicus portuaire de Bruges (sur le Zwin) par la « Zandstraat », route surélevée qui passait par Ettelgem (St Eloi), Roksem (de Hoge Dijken), Zerkegem, Jabbeke, Varsenare et Sint-Andries.



Courtrai : La Vénus sortant du bain  
(Bronze du Musée de Mariemont)

*Le nœud routier de Courtrai (carte).*

Courtrai a livré depuis des siècles, mais surtout au cours des dix dernières années, de nombreux témoignages de son passé gallo-romain et préromain, tant en pleine ville que dans ses faubourgs (16).

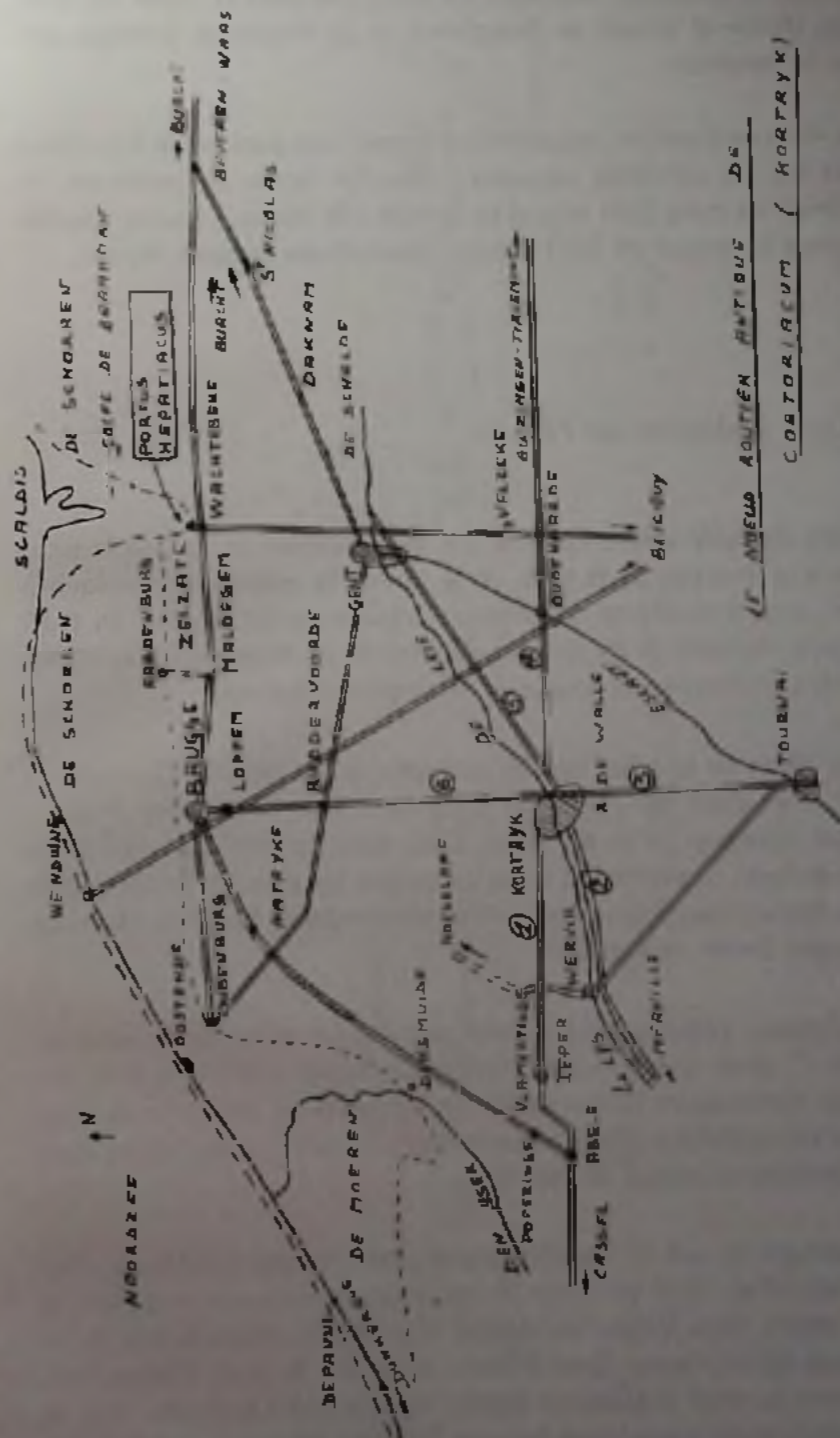
Elle constituait un important carrefour d'au moins six routes.

La route n° 2 parallèle à et au sud de la Lys la reliait à Wervicq. Elle passe à Marke où on déterra en 1757 un grand nombre de monnaies de bronze de Gallien ; en 1921, on y découvrit des poteries romaines et en 1950, trois tombes à incinération. Elle passe au pied du Lauwberg sur Lauwe où des objets préhistoriques et un petit trésor furent mis au jour. Par Rekkem, elle sort de Belgique, traverse Halluin et Bousbecque pour atteindre Wervicq-Sud (France).

La route n° 3 reliait Courtrai à l'antique Tornacum (Tournai) par le lieu-dit « de Walle », Bellegem (église St. Amand avec fondations du XII<sup>e</sup> siècle), le lieu-dit Tombroeck sur Rollegem, Dottignies (tour d'église du XII<sup>e</sup> siècle), St. Léger (église en partie du XIII<sup>e</sup>) et Pecq (église St. Martin).

La voie n° 5 joignait Courtrai à Gand par la rive orientale de la Lys et passait par Desselgem (Tomberg et église St. Martin), Vyve-Sint-Eloois, Zulte (nombreux silex et église St. Pierre), Olsene (château et église St. Pierre), Machelen (église du XIII<sup>e</sup>), Deinze (églises romanes Notre-Dame et St. Martin), Deurle (Groenstraat et antiquités romaines), Latem-Saint-Martin, Saint Denis Westrem et Gand-Saint Pierre.

La chaussée n° 6, prolongement rectiligne de la chaussée Courtrai-Tournai, filait vers la mer du Nord. Elle traversait les territoires actuels de Kuurne (vestiges romains et église St. Pierre), Lendelede (église bâtie vers 1220), Izegem (vestiges néolithiques romains et mérovingiens, St. Hilon y prêcha au VII<sup>e</sup> siècle), Emelgem (nécropole du I<sup>er</sup> siècle et église St. Pierre), Ardoois (église St. Martin), Koolskamp (Colos Campus en 836 et église St. Martin), Zwevezele (au Turkyenhoek et à travers les Lakehossa), Ruddervoorde (par le château d'Outryve d'Ydewalle, la Groenstraat, la ferme Nicuwlandt et le « oude Roeselaarse aardeweg naar Brugge, à 700 m à l'ouest de l'église St. Eloi), où elle recoupait la chaussée Oudenburg-Aantwerpen-Aalter-Gand-Beveren-Waas, Loppem (vestiges néolithiques et romains, église St. Martin), Saint André-lez-Bruges, Meet-



carte à l'arrivée de César  
 carte à la fin du 7<sup>e</sup> siècle  
 carte actuelle



kerke (vases et monnaies antiques). La route atteignait la région de Blankenberge (fortin et temple de Scarphout) et de Wenduine (vestiges pré-romains et romains).

Le vicus de Courtrai, son carrefour routier, son pont sur la Lys furent défendus par des garnisons romaines : plusieurs camps successifs ont été aménagés en un point haut au sud de la ville : de Walle. Courtrai possède deux églises anciennes du XIII<sup>e</sup> siècle : Notre-Dame et Saint Martin.

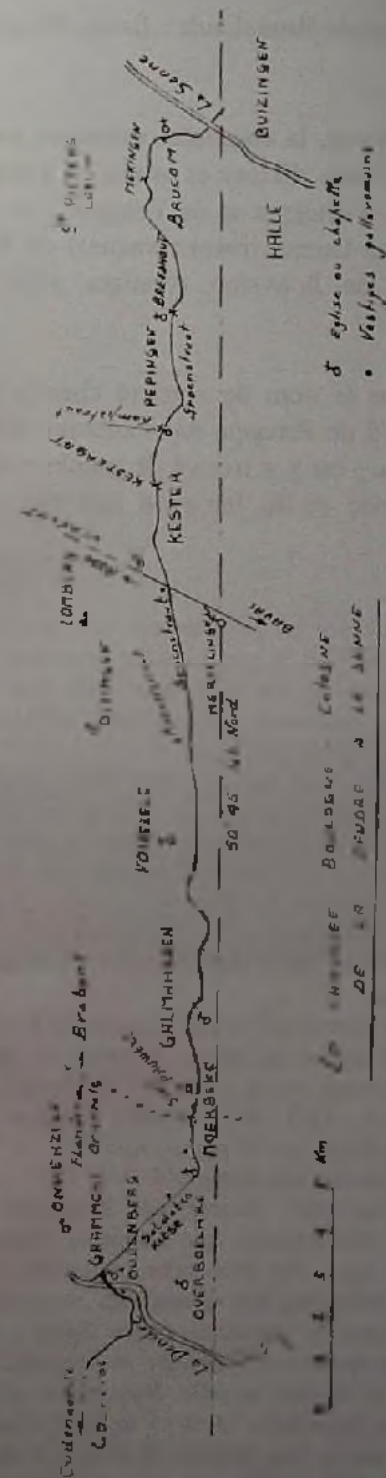
### De la Lys à Audenarde sur l'Escaut.

Notre chaussée quitte Courtrai par la Gentstraat et le Gentssesteeuweg. Dans ce quartier de la ville, on a trouvé de nombreuses antiquités romaines ; c'est à proximité de l'avenue Liebaert que fut déterrée en 1913 la plus jolie statuette de bronze jamais trouvée en Belgique : une Vénus anadyomène, conservée au musée de Mariemont (Hainaut).

A la sortie de la ville, une bifurcation : d'une part, la chaussée de Gand (n° 2 du plan) par Harelbeke et, d'autre part, la chaussée d'Oudenaarde par Stasegem (n° 4 du plan). C'est cette dernière que suit notre chaussée antique, d'orientation ouest-est et que les plans Popp du milieu du siècle dernier appellent encore : de Oudenaardsche Heirweg, Heerweg ou Herebann (route de l'armée).

A Stasegem, hameau de Harelbeke, une agglomération belgo-romaine, datant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, est fouillée depuis 1967 et a livré des vestiges de bâtiments en bois et en pierre, des puits en bois dont un puits votif, et d'innombrables objets en terre cuite, en verre ou en bronze ainsi qu'un chaudron en bronze de 200 litres.

Traversant le sud de Deerlijk (église Saint-Amand fondée en 654) où on a trouvé en 1848 un trésor de monnaies gauloises et romaines, la chaussée rentre dans Vichte au cabaret Het Heytie, passe à 200 m au nord de son église romane Saint-Etienne, et écorne le nord d'Ingoogem. Elle traverse le nord d'Anzegem (église romane Saint-Jean des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles) où on a trouvé au hameau Heirweg une station néolithique et des monnaies romaines. Au hameau « de Kruisweg », notre chaussée



recoupe l'antique chaussée Brunchault : Bavay-Blicquy-Wenduine-aan-Zee (12) (Note).

Quittant ce Kruisweg, la chaussée contourne par le nord le château d'Anzegem, longe la ferme d'Hosy et atteint le point commun aux frontières d'Anzegem, de Wortegem et de Petegem ; ce point est à 1.200 m au sud de l'église Notre-Dame (traces romanes) de Wortegem et à 600 m au S.E. du hameau de Bouveloo (vestiges néolithiques et monnaies romaines).

La chaussée, sous le nom de « grand chemin de Courtrai à Audenarde », écorne le nord de Petegem par l'auberge den Bosch. Petegem est d'origine très ancienne ; on y a trouvé de nombreuses antiquités de l'âge de la pierre, du bronze et du fer ainsi que des vestiges d'occupation

Le trajet de cette chaussée est parfaitement rectiligne et encore existant depuis Bavay jusqu'au vicus de Blicquy. A partir de cet important carrefour de routes, son tracé est plus malaisé à suivre sur le terrain, mais reste nettement rectiligne et identifiable sur les plans cadastraux et les photos aériennes, jusqu'à son passage sur l'Escaut.

Dans le Hainaut, elle passe par Moustier, Frasnes-lez-Buissenal, Ellignies-lez-Frasnes et l'ouest de Saint-Sauveur.

En Flandre Orientale, elle traverse Rozenaken, Kwaremont et Berchem où elle franchit l'Escaut. En Flandre Occidentale, elle traverse Kerkhove (trésor de monnaies romaines et église Saint-Amand) et Kaster (de castrum = camp) ; station néolithique importante. Kaster a aussi livré au lieu-dit Varent (alt. 51 m), à 2 km de l'Escaut, un emp. romain qui a dû surveiller le passage sur le fleuve ; l'église est dédiée à saint Pierre.

Par Anzegem (église Saint-Jean) et son hameau de Kruisweg, la chaussée continue à travers Waregem (trésor de pièces romaines et église Saint-Amand), Sint Eloois Vijve (vicus et passage sur la Lys), Sint Baafsvijve, Wakken (Saint-Pierre), Markegem (Saint-Amand), Tiel (Saint-Pierre), Wingene (monnaies romaines et église Saint-Amand), Rysberge sur Wingene, Koriekeer et Schare à la frontière de Hertsberge et de Waardamme, het Kampveld et de Dale sur Oostkamp (antiquités romaines et église Saint-Pierre), Steenbrugge (antiquités néolithiques, cimetière mérovingien et église), Sint Andries (qui s'appelait Straeten, puis Sint Anna-ter-Straeten au haut Moyen Age). Par Meetkerke (antiquités pré-romaines et romaines, église Notre-Dame) et Nieuwmunster (antiquités romaines et église Saint-Barthélemy), elle atteint la région de Wenduine (église Sainte-Croix) où on a trouvé de nombreux vestiges d'occupation pré-romaine et romaine sur la terre ferme) et jusqu'à 2 km au large de la côte actuelle. Nous avons décrit cette chaussée dans nos deux ouvrages : voir les articles 12 et 13 de la bibliographie.

Remarquons enfin que de Sint Andries bij Brugge partait vers l'ouest la « Zandstraat », route romaine plus tardive qui, par Versnare, Iabbeke, Zorkegem et Roksem (de Hoge Dijken) et Eitelgem (église Saint-Eloi) atteignait Oudenburg.



Galmaarden - Gummerage - L'église Saint-Pierre

romaine, mérovingienne et carolingienne. Son église Saint-Martin avec parties romanes est à 1.500 m au sud de la chaussée et le hameau De Motte à 1.000 m au sud. Au Kloosterhoek, sur la rive septentrionale de l'Escaut, des objets gallo-romains et moyenâgeux ont été mis au jour.

La voie écorne le sud de Moregem, passe à 200 m au sud de son église, Notre-Dame de l'Épine (monnaies romaines), longe le Moregemkouter, où on a exploré une villa romaine, et le sud du château de Moregem. Elle entre dans Bevere, au Roverswijk sous le nom de « Kortrijkse Heerweg » et y rejoint de « Oude Doornijkse Heerweg » (route Tournai-Audenarde-Gand) qu'elle suit en passant à 100 m de l'église Saint-Pierre (antiquités et monnaies romaines) jusqu'à Audenarde.

Audenarde et ses environs ont livré de nombreux témoignages de leur passé antéromain (station lacustre sur pilotis, armes de pierre et de bronze, monnaies gauloises), romain (monnaies) et franc (armes), Sainte-Walburge a été élevée au X<sup>e</sup> siècle et Notre-Dame de Pamele fut construite de 1234 à 1243.

*De l'Escaut à Grammont sur la Dendre (II).*

Notre chaussée, après avoir franchi l'Escaut, va suivre le plus ancien itinéraire d'Oudenaarde à Geraardsbergen (Grammont).

Elle entre dans Edelare par le hameau Egypte, passe successivement au Edelare Berg, ou Edelare Molen, à l'église Saint-Martin (alt. 75 m), au chœur et aux fonts baptismaux du XIII<sup>e</sup> siècle, et enfin un peu au nord du Keserberg ou Kerselarenberg (alt. 85 m), station préhistorique où une chapelle avec statue miraculeuse de Notre-Dame est l'objet de pèlerinages depuis le XV<sup>e</sup> siècle ; on y a trouvé aussi des monnaies, des dalles de pierre et une statuette en bronze de Jupiter, toutes romaines.

La chaussée quitte Edelare par le « Paepe Los Zand Weg » et écorne l'extrême sud de Volkegem dont l'église romane est aussi dédiée à saint Martin.

Elle traverse Mater (nombreuses monnaies romaines) par le « groene weg », l'église Saint-Martin, la « groenstraat » et le Horebeke Kouter.

Par un mauvais chemin appelé encore de nos jours « Heirweg », elle traverse Sint Maria Horebeke et Sint Kornelis Horebeke, et atteint l'église



*Pepingen - Le château-ferme du Kestergat, érigé au début du XV<sup>e</sup> siècle*

Saint-Ursmer de Zegelsem : la villa de Singulfus fut ravagée par les Normands au IX<sup>e</sup> siècle. A partir de l'église, la vieille voie suit l'actuelle chaussée d'Audenarde-Grammont, en passant au sud du Gastenboek, et à quelque 2.000 m au nord de Tomveld (ancien tumulus ?), deux lieux-dits de Zegelsem.

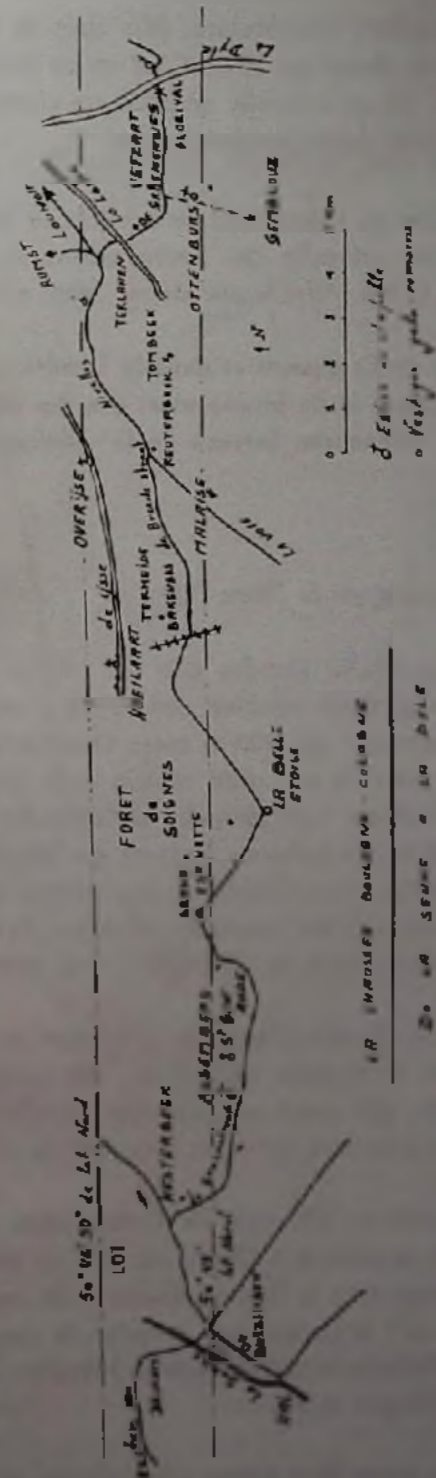
Après avoir écorné l'extrême sud de Elst, au hameau Twaalf Bunders, la route antique entre à l'extrémité occidentale de Nederbrakel, sous le nom de Kouterstraat et croise presque aussitôt la Kokerstraat qui n'est autre que la route antique Bavai-Blicquy-Velzeke-Zelzate (\*). Elle frôle le hameau Meerbeek et atteint le centre de Nederbrakel et son église Saint-Pierre-aux-liens, déjà citée en 736, dans les Annales de l'abbaye Saint-Pierre. La route franchit la Zwalm, par la Kruisstraat, passe au hameau Ten Bosch, où fut fondée en 1129 une abbaye de Chartreux et suit la Ten Boschstraat, jusqu'à sa rencontre avec l'actuelle route Audenarde-Grammont, à l'extrémité sud de Nederbrakel.

La chaussée traverse le sud de Parike en frôlant son église, écorne l'extrême nord de Zarlardinghe et traverse Goeferdinge sous le nom de « groenstraat » jusqu'au hameau Duitsenbroek où elle franchit la Meulebeke près de son ancien moulin à eau. Elle écorne l'extrême nord de Overhoelare par les lieux-dits Slecht Veld et Klein Hunnegenveld, où elle est rejointe par l'ancien chemin de Lessines à Grammont, longeant la rive

(\*) Cette chaussée est rectiligne et encore existante depuis Bavai, par le vicus de Blicquy, Nederbrakel et Elst jusqu'au vicus du Molenbeek sur Velzeke-Ruddershove (église Saint-Martin)

A partir d'ici, elle se perd dans le sol sablonneux ou alluvionnaire, mais les résultats des fouilles et la toponymie permettent de jalonner et de préciser son tracé que nous avons décrit sommairement dans nos deux ouvrages précédents (bibliographie 12 et 13).

Le prolongement vers le nord de la Bavai-Velzeke passe par Dikkele (église Saint-Pierre), Scheldewindeke, Bolegem (Saint-Martin), Moorlele (Saint-Amand), Landskouter, Gontrode (Saint-Bavon), Melle (Saint-Martin), Sint Anna-ten-Ede, Laarne (Saint-Macaire), Destelbergen (de Groenstraat), Lochristl (Schoonstraat, Oude Hof et Tammelaar) ; elle forme frontière entre Desteldonk et Zaffelare (Saint-Pierre), traverse Mendonk (Soldaatwegel, Heijmisbaan, Heijmisstraat, la pierre de pénitence de Saint-Bavon), Sint-Kruis-Winkel (Vierwegen) et suit la Groenstraat jusqu'à Walderdonk, hameau de Wachthecke. Le long de la Lungelede, la chaussée atteignait l'Oudenburgeluis, sur l'Oudepolder, le premier polder gagné sur l'ancien golfe de Braekman, où nous situons l'antique PORTUS HEPATICUS, à l'est de Zelzate et de Sas-van-Gent (carte 1) : le nœud routier de Courtrai



occidentale de la Dendre : Overboelare, déjà citée en 877, a une église **Sainte-Aldegonde** avec chœur de 1070. C'est en ce Klein Hunnegemveld ou Hunnegemkouter, où on a fouillé en 1880 un cimetière mérovingien, que la chaussée pénètre dans Geraardsbergen.

Sur le Oudenberg de Grammont est vénérée la Vierge Marie et se pratique la cérémonie annuelle du **Tonnekensbrand**, survivance d'un culte gallo-romain à Cérés, voire à une déesse mère celtique (13).

Sur le territoire de Grammont et dans la Dendre on a trouvé depuis 1933 des armes de pierre et de bronze ainsi que des objets du temps des Vikings. L'église de Hunnegem, berceau de la ville, date du XII<sup>e</sup> siècle.

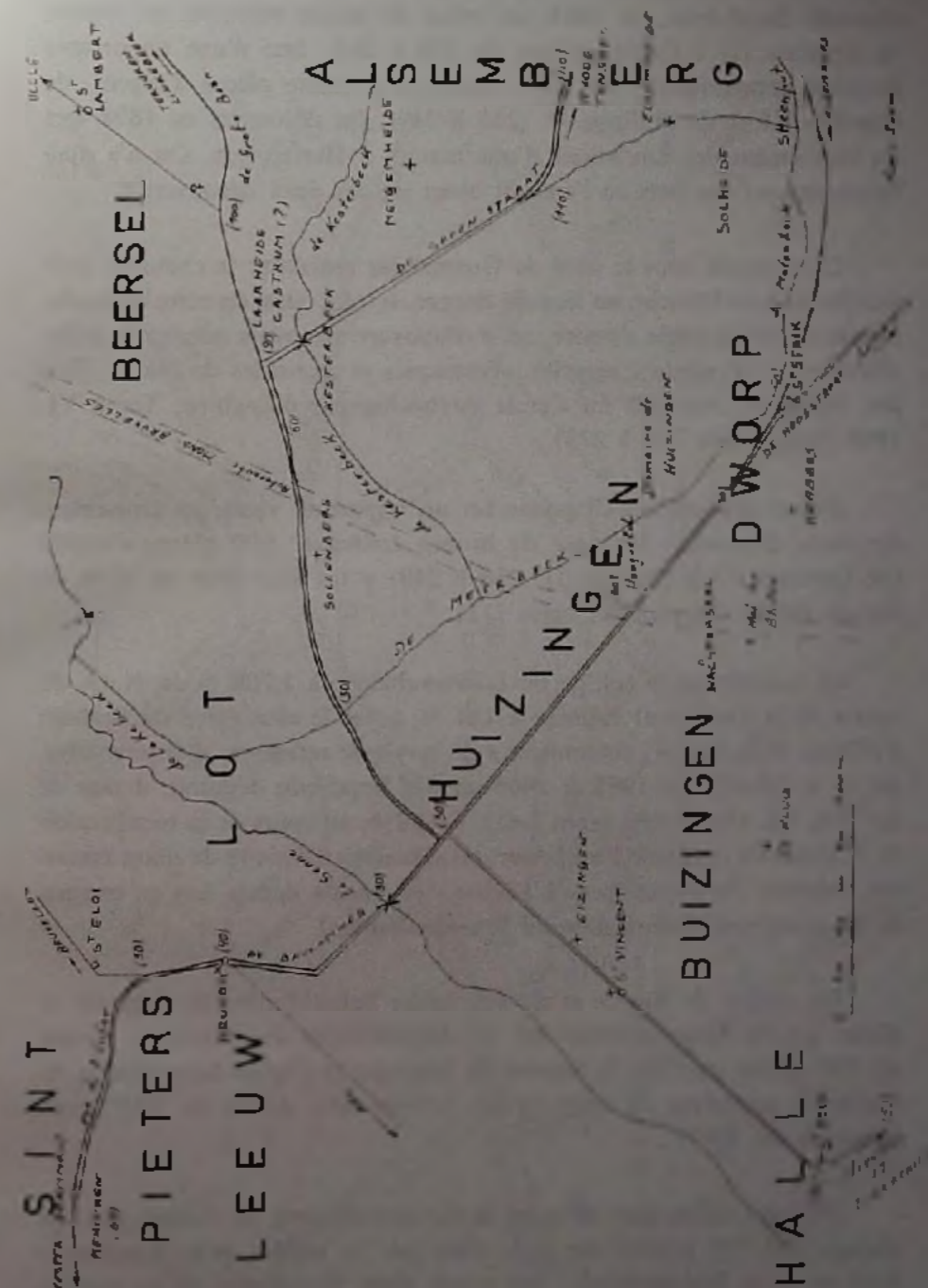
*De la Dendre à Buizingen sur la Senne (II).*

La chaussée franchit la Dendre près de l'église d'Overboelare et reprend une direction générale ouest-est dès qu'elle a quitté la vallée. Elle constitue frontière commune sur 800 m entre Overboelare et Onkerzele ; l'église de ce village est dédiée à saint Martin et le long du chemin qui va du hameau d'Atembeke à la chapelle d'Atembeke, on a trouvé en 1971 une exploitation rurale romaine. Entrant sur Moerkerke, elle suit le **Borrekenweg** et le **Soldatenkeise** (chaussée des soldats) où on a trouvé des vestiges de la voie antique et des monnaies romaines. Par la **Zielkappelleke**, elle atteint l'église Notre-Dame, du XV<sup>e</sup> siècle avec cloître bénédictin.

La route quitte la Flandre Orientale et pénètre dans notre Brabant sur Galmaarden. Par le hameau Saint-Paul, elle atteint l'église Saint-Pierre, du XII<sup>e</sup> siècle, elle court sensiblement parallèle au ruisseau La Marcq (de Marcke) qui coule à quelques centaines de mètres dans le sud.

Par la **Brusselsestraat**, elle sort de Galmaarden, écorne l'extrême nord de Thollembek en passant à 250 m au nord du château d'Eetvelde, en suivant la **Hollestraat** puis le **Gossen Kouter**. Elle entre dans Vollezele par la **Kraeyenbaan**, suit la **Langestraat** et quitte la commune au hameau de Spieringen pour atteindre le point commun à quatre communes : Vollezele, Oetingen, Herfelingen et Kester.

En ce point, elle entre dans Kester (de Castrum = camp) passe au sud du hameau de Rooversnest, suit la **Langestraat**, puis la **Groenstraat**



(du plan Popp), ces deux rues formant la frontière commune à Kester et à Herfelingen. Sur Herfelingen (16), on a découvert, non loin de la chaussée Bavai-Asse, en 1885, un trésor de pièces romaines en argent, de Gordien III à Gallien (donc de 238 à 268, date d'une importante invasion germanique) ; un autre trésor de soixante pièces d'argent, de Gordien III et de Philippe I<sup>er</sup> (238 à 249), fut découvert en 1898 lors du creusement des fondations d'une maison à Herfelingen. On n'a malheureusement pas précisé l'endroit exact de ces deux découvertes.

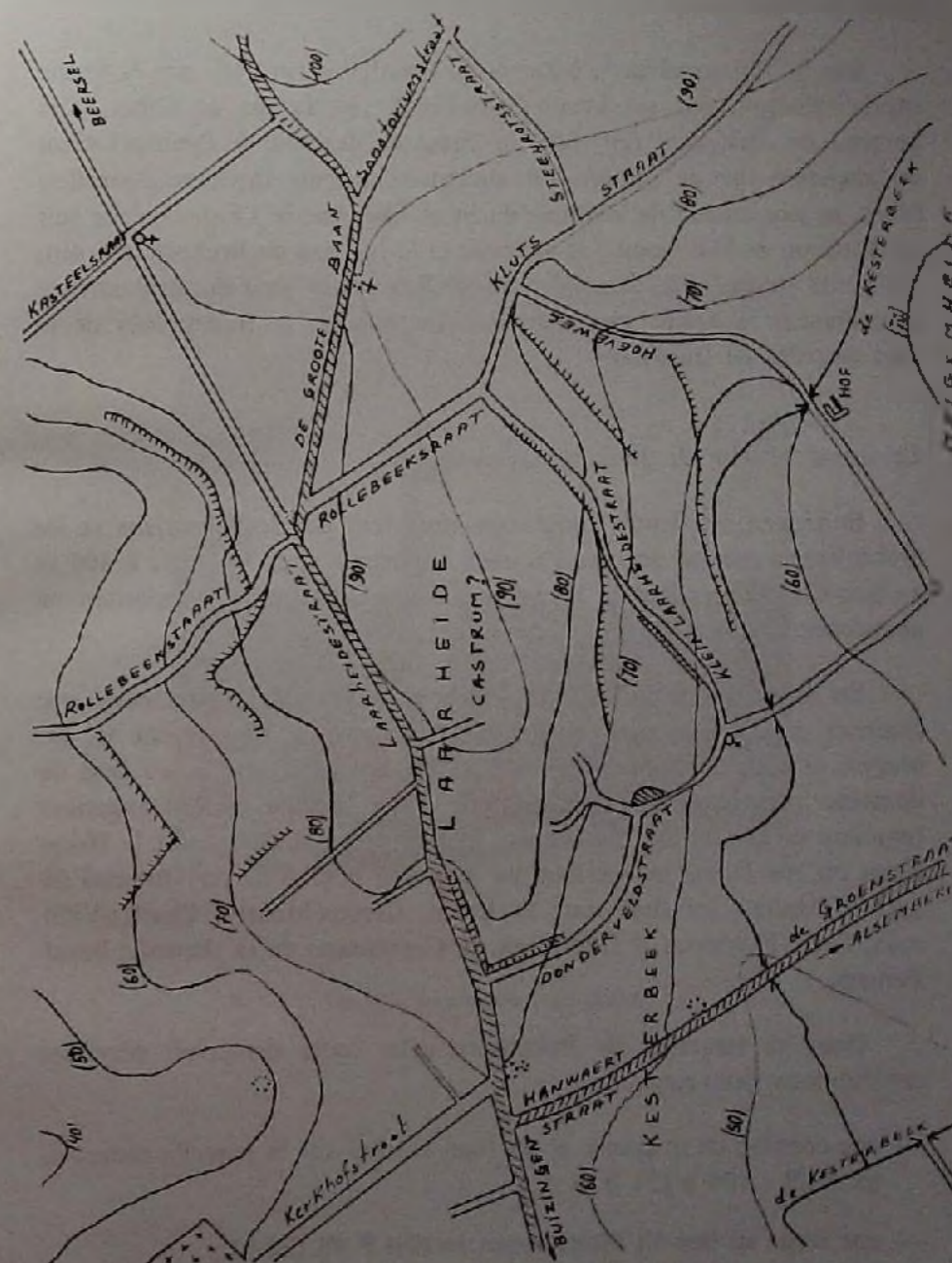
La chaussée sous le nom de Groenstraat rencontre la chaussée antique Bavai-Asse-Utrecht, au lieu-dit Brugge, ici, à l'ouest de cette chaussée, tout à la fin du siècle dernier, on a découvert une vaste nécropole gallo-romaine du II<sup>e</sup> siècle (verreries, céramiques et monnaies de Néron, Trajan, Hadrien ; Annales du Cercle Archéologique d'Enghien, Tome VI, 1898-1907, pages 266 à 273).

Kester ou Castre-la-Chaussée fut un important vicus, au croisement des deux chaussées. Un vase de bronze contenant 600 pièces d'argent (de Gordien III à Philippe II, 238 à 249) y fut découvert en 1574, et signalé par le chanoine Villerius (11).

Le sommet de la colline de Lombergheide (à 1.700 m au N.-O. du centre de la commune) culmine à 111 m, point le plus élevé du Brabant à l'Ouest de la Senne ; cet endroit a dû servir de refuge ou d'observatoire, car on y a fouillé en 1965 et 1966 un très important dépotoir, datant de La Tène I.B. (350 à 250 avant J.-C.). En 1956, au cours de la rectification de la chaussée moderne Bavai-Asse, on découvrit l'assiette de notre chaussée, orientée Ouest-Est jusqu'à l'église ; on appela depuis lors ce tronçon la Bruneastraat (déformation de Brunehaultstraat).

Du centre de Kester et de son église Saint-Martin, la chaussée se dirige par la Kestergatstraat sur le château-ferme du Kestergat, datant du XV<sup>e</sup> siècle, puis sur le hameau de Beringen et l'église Saint-Martin de Pepingen, en forme de croix latine, à trois nefs, datant du XII<sup>e</sup>, mais remaniée au XVII<sup>e</sup>.

De cette église part au nord la Kampstraat (rue du Camp) vers un plateau (alt. 50) protégé sur trois côtés par les vallées de la Karenbergbeek et de la Beringenbeek ; une route allait directement de ce plateau vers Kestergat et Kester. Un camp romain aurait-il existé là, d'où le nom de Kampstraat ?



A 600 m à l'est de l'église de Pepingen, la chaussée emprunte l'actuelle *Palokensstraat* (l'ancienne *Grnenstraat* du plan Popp) vers le lieu-dit *Borrekens* (sources), d'où elle sort de Pepingen, au nord du château-ferme de *Manebroek*.

Par la *Smisstraat* et le hameau de *Breedhout* sur *Hai*, par la ferme *Mechelsgat* (alt. 60) sur *Lecuw-Saint-Pierre* (3), la rue du *Gibet* et le hameau de *Mekingen* (alt. 60), la chaussée descend la *Pynbroekstraat* ou ancienne rue de l'Enfer qui atteignait la route moderne *Bruxelles-Mons* un peu au sud de la ferme de *Saint-Eloi*, rue de l'Enfer qu'elle suit en direction de *Hal* jusqu'à la chapelle et le hameau de *Brukom* (alt. 40). En pente douce, elle descend vers la *Senne* par l'ancien *Brukomweg*, actuellement la *Tobie Swalusstraat*; elle franchit la rivière près de la gare actuelle de *Buizingen*.

*Le nœud routier de Buizingen (carte).*

*Buizingen* est depuis longtemps considéré par les historiens et les archéologues comme un nœud routier important. C'est en effet à 400 m au Sud-Est du pont sur la *Senne* qu'existait un carrefour important où aboutissait la chaussée venant de *Kester*.

En direction du Sud-Est par la chaussée actuelle d'*Alseberg*, une chaussée relie *Buizingen* à *Gembloux* comme le suggèrent R. De *Maeyer* et *Van de Weerd* (5) et (6). Passant à l'Ouest et au Sud du domaine provincial d'*Huizingen*, elle longe l'église *Saint-Gaugoricus* (paroisse de *Dworp* ou *Tourneppe*, fondée vers l'an 900), suit la *Hoogstraat* ou rue Haute et continue en direction N.O.-S.E. vers *Braine-l'Alleud* (l'Ermité), *Joli-Bois* sous *Waterloo*, *Ceroux-Mousty*, *Chastre-Ville-roix*, *Cortil-Noirmont* et *Gembloux*, la *Ceminiacus* de la chaussée *Bavai-Tongres*.

Dans sa traversée de *Buizingen*, cette route desservait plusieurs exploitations gallo-romaines :

- une carrière de quartzite et un four à tuiles sur la parcelle cadastrée section B - 106 a (21 b et c) ;
- une forge au lieu-dit *Molenhouw*, section B 98 (22 b) ;
- une tuilerie près du café *De Nachtegaal*, le long du chemin venant de *Eisingen* (21 b) ;



*Dworp - Tourneppe - Le pillari*

— une habitation contre la chaussée d'Alsemberg, sur la parcelle section A, 121 a, au lieu-dit Hoogveld (4) ;

— des habitations le long de la route qui va de la ferme Ten Bloten au Krabbos (21 b).

Une autre chaussée, celle de Buizingen à Liberchies, partait du carrefour vers le S.-O., par Eisingen (son église Saint-Amand du IX<sup>e</sup> siècle) et l'église Saint-Vincent (paroisse fondée vers l'an 900). Elle desservait une habitation romaine sise près de la ferme de Belsach (21 c). Traversant le quartier Saint-Roch de Hal, la chaussée par Essenbeek-Espinette (tuiles romaines) (4) et (25) se dirige vers Braine-le-Château et ses tumuli (21 c), Nivelles, Buzet et Liberchies sur la chaussée Bavai-Tongres. Ce tracé fut déjà suggéré par De Mayer (5) et Van de Weerd (6).

Quant à notre chaussée Kester-Buizingen, elle continue par l'ancienne église Saint-Jean-Baptiste du IX<sup>e</sup> siècle, le lieu-dit Solleberg (tuiles romaines) (21 c) et la Leyburgstraat pour atteindre le hameau de Kesterbeek, à la limite de Lot et de Dworp. Sur Lot, sur la rive gauche de la Senne, le long de la Hemelstraat, on a dégagé en 1959 une ferme gallo-romaine datant des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles (8) et (9).

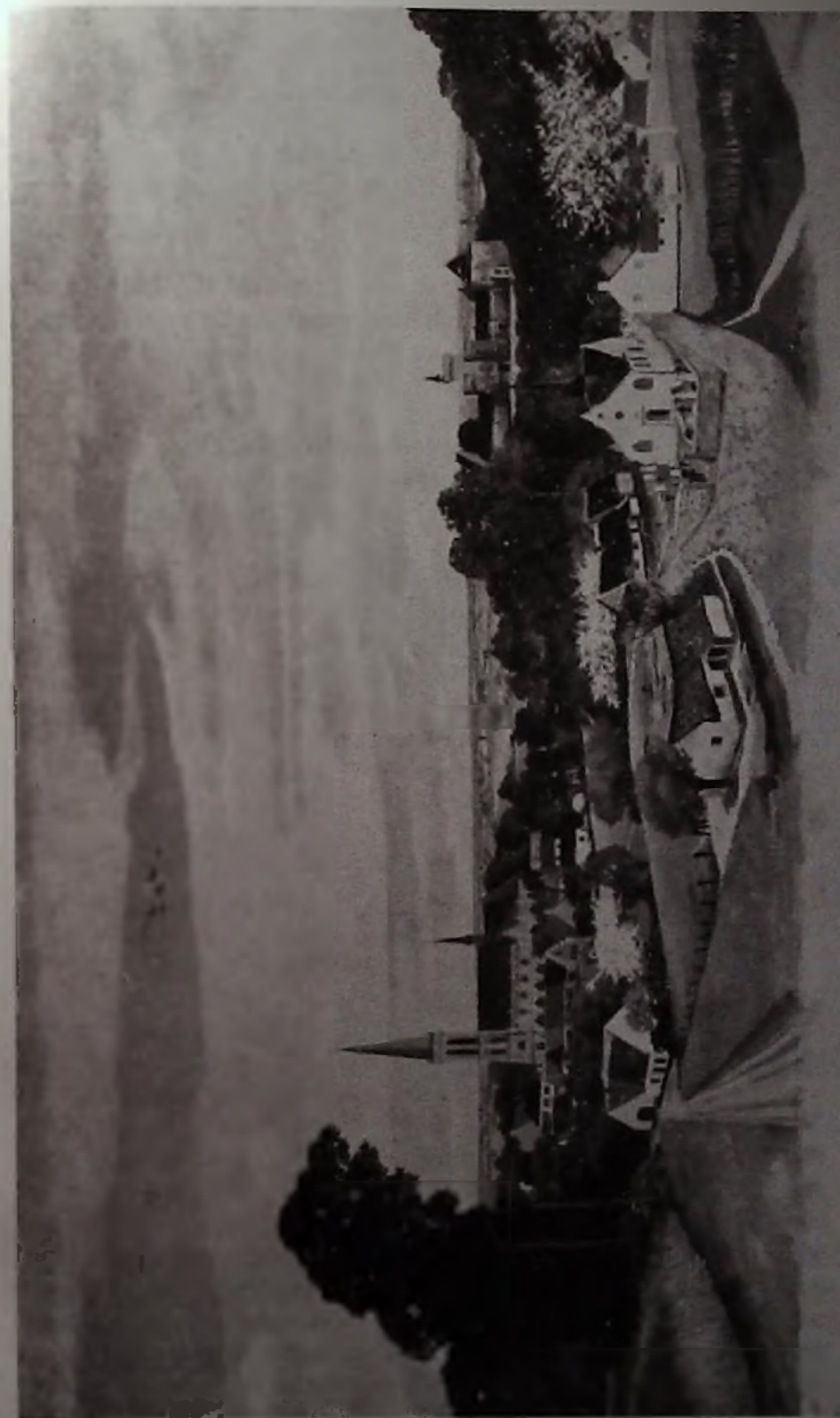
Du hameau de Kesterbeek, une chaussée antique part par la Laarheidenstraat et la Grote Baan en direction E.-N.-E. ; elle pourrait se poursuivre par Linkebeek (église Saint-Sébastien), Verrewinkel sur Uccle (station néolithique), la drève des deux montagnes dans la Forêt de Soignes, la station néolithique et l'oppidum du Bischoffsheim sur Boitsfort, le prieuré du Rouge Cloître sur Oudergem, Stokkel et Tervueren en direction d'Oud Heverlée près de Louvain.

Ce tracé suggéré correspond assez bien avec celui préconisé dès 1882 par V. Gauchez (3).

#### *Un camp romain à Kesterbeek ?*

Reparcourons rapidement, mais en sens inverse, notre chaussée jusqu'à Courtrai.

Nous voyons que sur Kester on a retrouvé à la fois un carrefour de routes et d'importants vestiges d'occupations romaines ; d'autre part, les églises de Kester et de Pepingen sont dédiées toutes deux à saint Martin.



L'église Notre-Dame d'Alsemberg et le château de Gausbeek  
(partie de la fresque de Jean Dratz, ornant le pavillon du Brabant à l'Expo '58)



Kester est sur la crête de séparation des bassins de la Dendre et de la Senne ; au lieu-dit Kestergat, il faudrait rechercher les vestiges d'un camp romain, peut-être au château-ferme !

A Kaster, près d'un carrefour de routes romaines et à 2 km du passage sur l'Escaut, on a découvert un camp romain en un point dominant. L'église de Kaster est dédiée à saint Pierre, mais anciennement à saint Martin.

A Courtrai notamment, au lieu-dit de Walle, on a trouvé plusieurs camps romains successifs à quelque 2 km de la Lys, en un point dominant. L'église la plus ancienne de Courtrai est dédiée à saint Martin.

Buizingen, vicus et nœud routier important sur la Senne, n'aurait-il pas eu, lui aussi, un camp de protection, surveillant la vallée de la Senne et les routes antiques y convergeant ?

L'étude topographique de la région et le toponyme Kesterbeek concourent à rechercher l'existence d'un camp aux lieux-dits Laarheide, sur Beersel, et Kesterbeek, sur Dworp.

Une tradition locale tenace rapporte que le ruisseau et le hameau de Kesterbeek doivent leur appellation à un « castrum » établi non loin de la source du ruisseau. Or, le hameau de Kesterbeek est situé au pied d'un promontoire dont l'épine dorsale est orientée Ouest-Est et coïncide avec l'extrémité de la Laarheidestraat et de la Grote Baan, sur Beersel (voir carte). L'extrémité Ouest de ce promontoire constitue un plateau (alt. 90) entre la Laarheidestraat, la Rodbeekstraat, la Kleine Laarheidestraat, la Consciencestraat et la Donderveldstraat. Vers le Nord, l'Ouest et le Sud, les versants du promontoire descendent très rapidement jusqu'à l'altitude 70 ou 60. Ce glacis naturel sur 3 côtés a été manifestement rendu encore plus inaccessible par des travaux : arrachements de terrain encore nettement visibles sur la carte et sur le site. Un camp installé à cet endroit n'avait à défendre que sa face orientale, par fossé, rempart et palissade à l'endroit le plus étroit du promontoire qui n'est autre que le tracé actuel de la Rollebeekstraat. Ce camp ainsi délimité avait environ 300 m de large sur 400 m de long. La plus grande partie de ce plateau couvert de bruyères appartient encore de nos jours à la Commission d'Assistance Publique de Bruxelles qui y envoie des enfants en colonies de vacances.

Ce camp, à la jonction de deux antiques routes (la Groenstraat et la Grote Baan) dominait de son altitude 90 toute la vallée de la Senne, les



Terhulpen - La Hulpe - L'église St-Nicolas a des parties romano-ogivales du XIIIe siècle

ponts de Buizingen et de Lot sur la rivière (alt. 30) ainsi que le vicus et le nœud routier de Buizingen dont il était distant de 2.500 km à vol d'oiseau ; situation pratiquement identique à celle de Kaster (par rapport à l'Escaut) et de Courtrai (par rapport à la Lys).

Une promenade sur le plateau de Kesterbeek et par les routes et chemins qui l'entourent est vraiment saisissante : c'est bien ici qu'il faut chercher un antique camp romain ou un oppidum gaulois. Un très vieux puits, sis au coin de la Grote Baan et de la Laarheidestraat a été condamné lors des travaux routiers vers 1960. Ce fut peut-être l'antique puits du camp !

#### *De la Senne à la lisière de la Forêt de Soignes.*

Revenons à notre chaussée Cassel-Courtrai-Kester-Buizingen-Tirlemont-Tongres.

De Kesterbeek, elle suit le tracé actuel de la Groenstraat (1) et (10 d). Cette appellation (verte voie ou verte chaussée) s'est révélée maintes fois dans nos provinces comme étant celle d'une route celtique ou gallo-romaine envahie par les herbes et les ronces et ravinée par le ruissellement au point de devenir impraticable au charroi. C'est le cas de la Groenstraat de Rozbeke et de Sint-Kruis-Winkel en Flandre orientale, de Morkhoven dans la province d'Anvers, de Hoeselt et de Rekem dans le Limbourg ; ce sera le cas de la Groenstraat sur Oorbeek et Tirlemont comme nous le verrons plus loin. C'est le cas ici sur Dworp, car la Groenstraat s'étirait depuis le hameau de Kesterbeek jusqu'au carrefour de la Lindekenskapel et constituait « de oeroudeweg », c'est-à-dire le très vieux chemin de Kesterbeek à Alseberg ; en témoigne le plan cadastral de Dworp (Popp 1858).

Près de cette chaussée devait se trouver une exploitation antique au lieu-dit Meigemheide (5) (9) et (22 a) : la ferme de Winterperre, disparue depuis des siècles et sise près de la ferme actuelle 't hof te Meigem (où on a trouvé de l'outillage néolithique et des débris de tuiles et de poteries gallo-romaines), elle-même l'une des plus anciennes fermes de Dworp (10 a et 10 d).

La Groenstraat se prolonge de nos jours par la Begijnbosstraat, le Dikke Mier (borne au carrefour de la route Dworp-Beersel) et la Franz Degreefstraat et sa Lindekenskapel.



*Overijse - L'église St-Martin*

A la Groenstraat se raccordait d'ailleurs le chemin conduisant à l'antique ferme de Herisem, sur la Herisemheide, construite au VIII<sup>e</sup> siècle et disparue en 1559 (10 d) ; Herisemheide s'est altéré en l'actuel Elsemheide ! La ferme de Herisem se trouvait entre la Groenstraat et le Steenput, carrière de quartzite dont l'exploitation est abandonnée depuis des siècles et dont il reste un profond étang, à proximité de la Duvelsborre ou Source du Diable, encore existante (21 a et 5).

De la Lindekenskapel, la chaussée suit la J.B. Van den Boschstraat et le Wittenweg jusqu'à la basilique Notre Dame. Elle suit à flanc de coteau le versant nord du val de la Molenbeek sous les noms successifs de Kloosterweg, Beukenstraat, Engelandstraat (ou Engelstraat du plan Popp) et Groenlaan, pour atteindre la stationstraat sur Rhode-Saint-Genèse. Sur cette commune, elle contourne à distance et par le nord toute la chaîne actuelle d'étangs de la Molenbeek en suivant la Driesstraat du plan Popp — c'est-à-dire successivement les actuelles Stationstraat, Driesbosstraat, Rond Point Sainte Anne et avenue Sainte Anne — jusqu'à la ferme de Lansrode ; près de celle-ci, on a découvert en 1890 une importante station néolithique (10 c et 10 d).

Par l'actuelle Steentydpad (sentier de l'âge de la pierre), c'est-à-dire la Steenstraat du plan Popp, la chaussée court en ligne droite sur le hameau de la Grande Espinette, en bordure de la forêt de Soignes.

#### *De la Grande Espinette à la Dyle.*

Nous suggérons l'étude systématique d'un tracé suivant les lignes de crête (d'altitude moyenne 100), évitant les fonds de vallée et traversant au minimum la Forêt de Soignes, tout en gardant la direction générale Ouest-Est.

De la Grande Espinette, ce tracé suit l'actuelle avenue Brassine par la maison forestière (alt. 134, le plus haut point de la forêt de Soignes), par son ancienne chapelle Notre-Dame de l'Espinette jusqu'au relais de la Belle-Etoile, carrefour des sept drèves au sud de l'hippodrome de Groenendael où A. Vincent signala le premier en 1910 des ateliers sidérurgiques antiques (22 c).

Au Relais de la Belle-Etoile, la chaussée suit sur trois kilomètres (alt. 100-120) la drève de la Meute qui forme frontière entre La Hulpe



*Overijse - Le moulin à eau de Terlanen, actionné par la Lusne.*

et Hoeilaart : elle passe à 100 m au sud de la « Bruyère Fontaine » (source - abreuvoir) et atteint la vieille ferme Moutarde (alt. 120) sur la chaussée de La Hulpe.

Elle suit à l'altitude moyenne de 110 m l'assiette de l'actuelle Alfred Van Laethemstraat sur une longueur de 400 m : puis elle constitue frontière commune à HOEILAART et LA HULPE, telle qu'elle figure sur le plan cadastral Popp, jusqu'au carrefour des actuels Hoeilaartsweg et Waverssteenweg situé à quelque 300 m au nord de la station de chemin de fer du Bokenbos.

A Terheiden sur Hoeilaart, A. Vincent en 1910 (22 c) et M. Mariën en 1957 (7) ont signalé des fonderies de fer antiques.

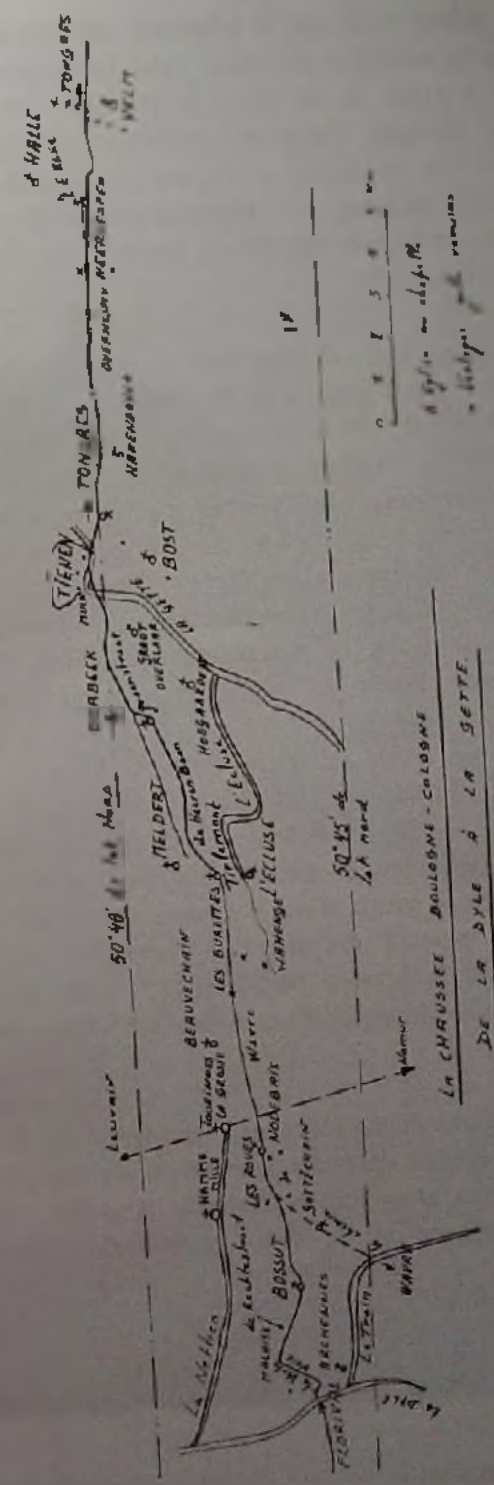
D'autre part, à Hoeilaart sur l'Yssche, dans les ruines d'une construction sise sous les fondations de l'église Saint-Clément qui dataient du XII<sup>e</sup> siècle, on a découvert en 1870 un autel de grès, avec inscription latine du IV<sup>e</sup> siècle, dédiée aux « matres cantrusleihiae » (les déesses-mères) par un certain G. Appianus Paternus (23).

Enfin, au Dumberg, à quelque 1.000 m à l'ouest de l'église, de Loë signala en 1893 la découverte d'une monnaie romaine et de tessons de poterie ancienne (21 d).

La chaussée suit le Waverssteenweg jusqu'au grand tilleul (alt. 100) qui se dresse au hameau De Linde, exactement à la frontière des trois communes : Hoeilaart, La Hulpe et Overijse.

Entrant dans le territoire d'Overijse (Isca en 822, d'origine gauloise ; son église Saint-Martin est du XII<sup>e</sup> siècle), elle suit l'actuelle chaussée d'Hoeilaart jusqu'à 300 m avant la vieille ferme Stouff où elle emprunte l'actuelle Breerykestraat qui s'appelait de Breedestraat ou large chaussée sur le plan cadastral Popp : cette voie court jusqu'au hameau de Reutenbeek où elle rejoint l'antique Voie de Nivelles à Louvain : de Nyvelsebaan. A Reutenbeek (alt. 100), on a trouvé en 1871, à proximité de la voie, un petit menhir, actuellement exposé dans la propriété de M. Cleerens, 15 Herf, à Overijse. A deux kilomètres au S.-E., à Tombeek, Tarlier et Wauters ont signalé en 1864 des tumuli (nombreux fers à cheval de petites dimensions) (1 bis).

La chaussée suit la Nyvelsebaan, coiffant à l'altitude moyenne de 95 m la crête de séparation du val de la Lasne et du val de l'Ysse. Elle



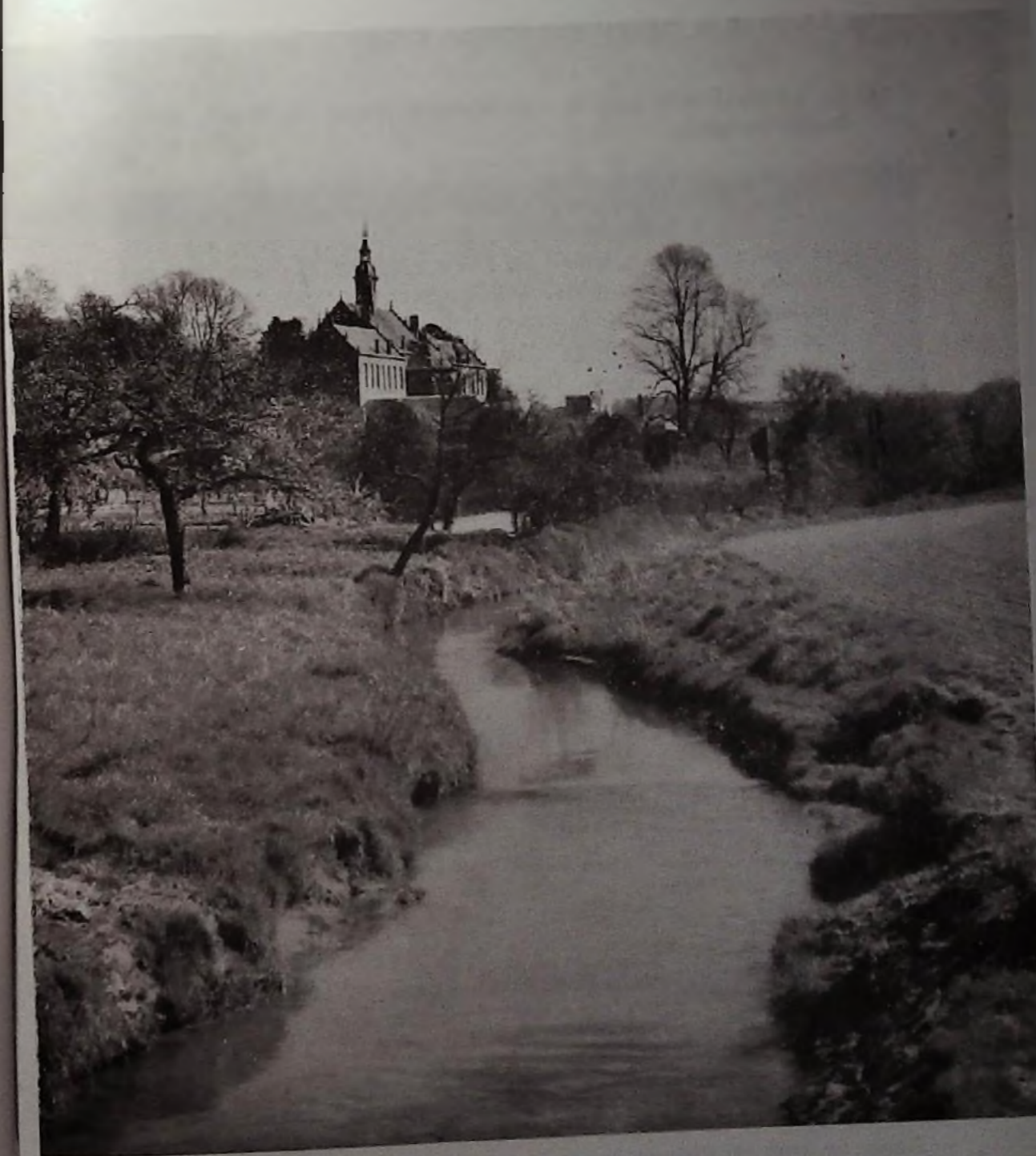
atteint un grand tilleul isolé qui a remplacé un énorme cerisier près duquel existait encore au milieu du siècle passé la Kerselaere Kapel (chapelle au cerisier). A partir de cet arbre, la chaussée suit l'antique Moskenstraat jusqu'au hameau Terlanen, extrémité orientale d'Overijse ; côtoyant la source « de dalcborre », elle atteint la chapelle Saint-Roch sise sur l'antique voie gauloise, puis romaine, reliant Gembloux à Rumst sur le Rupel, par Basse-Wavre, Ottenburg, Huldenberg, Duisburg, Sterrebeck, Elewyt et Malines (12).

Remarquons — et ceci est important — que la chaussée antique, depuis la Grande Espinette jusqu'à sa descente sur Terlanen, a toujours suivi à l'altitude de 100 à 120 m la crête de séparation du val de l'Ysse au nord et des vallées de l'Argentine et de la Lasne au sud : un itinéraire sec, doté d'excellentes vues et aussi rectiligne que possible.

La chaussée suit maintenant cet antique itinéraire vers le sud, sur près de 1.200 m, par la Molenstraat, le pont sur la Lasne en aval du vieux moulin à eau et la Oliestraat (du nom des urnes à huile romaines qu'on découvrit le long de ce chemin en 1899) ; mais avant cela, on l'appelait de Groeneweg ou Vert Chemin.

Contournant par le sud le Sint-Agatha-Rodebos, le chemin creux actuel du Groeneweg — alias Olieweg — recoupe la route Ottenburg-St. Agatha Rode à l'ancienne chapelle Saint-Roch, démolie malheureusement en février 1972. A partir d'ici, le Groeneweg, comme on l'appelle encore de nos jours, reprend une direction Ouest-Est, passe au sud du Velzaat où, à l'orée du bois, on a trouvé en 1910 une importante villa romaine (5 et 22 c) avec hypocauste et nombreux objets de terre cuite, de verre et de métal.

Descendant en pente douce le versant occidental de la vallée de la Dyle par la ferme Klahbeck, la route franchit la rivière près des usines Tudor. Depuis Terlanen jusqu'ici, la chaussée constitue frontière entre les communes d'Ottenburg et de Sint-Agatha-Rode, preuve flagrante d'ancienneté.



Archemes — La Vallée du Train et le château de Florival.

## DE LA DYLE A TIRLEMONT SUR LA GETTE.

### 1. La « Verte Voie », puis la « Rechtstraat » jusque Les Roués, sur Bossut-Gottechain.

La chaussée contourne par le nord et l'est le château et le parc de Florival, hameau d'Archennes ; ce domaine a succédé à l'abbaye des filles de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1218 et supprimée lors de la Révolution française. Passant au pied de la belle Chapelle de Saint-Bernard, la route remonte en pente douce le versant oriental de la vallée de la Dyle ; elle s'appelle encore de nos jours la Verte Voie, toponyme identique à la « Groenstraat » de Dworp, au Groeneweg d'Overijse et à la « Verte Voie », tronçon de la route antique Tongres-Amay, à travers Bergilers et Grandville. Le long de la Verte Voie de Florival, on a découvert en 1883 un habitat néolithique et un cimetière belgo-romain (22 d).

Par le bois Saint-Martin, toponyme suggestif, et par l'ancienne Bruyère de l'Abbaye, actuellement Bruyère Ahhée, la chaussée grimpe en pente douce et contourne par le sud et l'est un promontoire d'altitude 90, dominant la Dyle (alt. 40), exactement comme le camp de Kesterbeek-Laarheide dominant du haut de son promontoire la vallée de la Senne, à Bulzingen. Il faut rechercher sur ce plateau, appelé la Malaise, un camp romain possible. A l'orée du Bois des Trois Chênes se dresse la belle chapelle Iiri Robert, dédiée en 1701 à Notre-Dame du Bon Secours.

La chaussée atteint ce plateau à un carrefour de chemins où se dresse un grand tilleul isolé et où existait encore au milieu du siècle dernier la Ferme de la Malaise ; ses fondations se cachent sous les champs cultivés.

Reprenant une direction générale Ouest-Est, la route suit ce qu'on appelait la Rechtstraat ou la « Droite Voie » (plan Popp) en longeant le « Flot de la Malaise », petit étang entouré d'arbrisseaux et ancien abreuvoir.

Cette Droite Voie s'appelle depuis 1962 l'avenue Fernand Labby jusqu'à l'église de Bossut. Deux fermes intéressantes, l'une de 1784 et l'autre, la ferme du Château datant de 1632, jouxtent la chaussée dans le village. Notons aussi qu'à 500 m au nord de l'église de Bossut, prend naissance le Ri Saint-Martin, affluent de la Nethen.



Meldert - L'Église Sainte-Ermelinde, à tour romane.

Suivant constamment à l'altitude de 90 à 95 m la crête de séparation des bassins de la Nethen au nord et du Train au sud, la chaussée sort de Bossut par la Voie de Tirlemont, emprunte la Voie des Balaines (Popp), recoupe la route Louvain-Ortignies près d'une petite chapelle datant de 1864 ; la Voie des Balaines atteint le lieu-dit « Les Roués » où le voleur du ciboire de l'église de Nodebais fut soumis au supplice de la roue.

« Les Roués » est à mi-distance entre le château de La Fresnaye, ancienne seigneurie de Guertechain (où on a trouvé des vestiges romains) et de la ferme du Chapitre au sud, où Tarlier et Wauters signalèrent en 1864 (1 bis) la découverte de poteries romaines en terre sigillée. Le lieu-dit « Les Roués » (alt. 95) est un point de rencontre de trois communes : Bossut-Gottechain, Nodebais et Hamme-Mille. A quelque 1.500 m au Sud-Est des Roués, sur la frontière actuelle de Gottechain et de Nodebais, au point d'altitude 100, existait encore en 1742 un tumulus, cité dans un acte de 1321 et dont il subsiste le toponyme : campagne ou Champ de la Tombe.

2. La « Voie de Wavre à Tirlemont », puis la « Heerenbaan », de Bossut à Oorbeek.

A partir des Roués, la vieille chaussée suit l'ancien Chemin de la Justice jusque Nodebais, mais qui s'appelait encore sur les plans Popp : chemin de Wavre à Tirlemont. Et c'est bien ce chemin qu'elle va suivre depuis les Roués jusqu'à Oorbeek, un peu avant Tirlemont.

Pres de l'église de Nodebais où passe notre chaussée, Tarlier et Wauters signalèrent en 1872 (1 bis) un tumulus gallo-romain qui, nivelé, laissa apparaître en son centre un tronc d'arbre planté verticalement dans le sol vierge ; près du château-ferme d'Agbiermont, on découvrit en 1945 les restes d'une villa romaine avec hypocauste ; enfin, vers 1936, on découvrit sur un terrain communal un trésor de pièces romaines datant du milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Nodebais se révèle-t-elle riche en vestiges antiques.

A l'altitude constante de 90 m et courant parallèlement à la Nethen qui coule à quelque 500 m au nord, la chaussée recoupe le vieux chemin de Namur à Louvain, passe à 200 m au sud de la ferme Toubaquai, anciennement ferme de Gérardmont (du XIII<sup>e</sup>), sur Tourinnes-la-Grosse ; l'église de cette commune est sise à 700 m au nord de la chaussée, est dédiée à Saint Martin et date du IX<sup>e</sup> siècle.



Meldert — La chapelle du château

L'antique voie entre au Tilleul Saint-Roch sur le territoire de Beauvechain (Bevekom) déjà mentionné comme paroisse du XI<sup>e</sup> siècle, passe près de l'Ancien Moulin à Vent (villa du Notaire du Streel) et longe la lisière méridionale du hameau « Les Burettes ». A 600 m au nord, en plein centre de Beauvechain, on a découvert une habitation gallo-romaine (2) (4) (5) et (24).

Du hameau « Les Burettes » part un vieux chemin — l'ancienne voie de Beauvechain à Saint-Remy-Geest — qui, par le Tilleul Duchêne (sur Beauvechain) et le hameau Sclimpré (sur l'Ecluse), desservait une importante villa gallo-romaine, dont les vestiges, signalés par A. de Loé (4) en 1937, sont en cours d'exploration depuis 1971 par le Cercle Archéolo-J. de Rixensart. Cette villa se trouve à 700 m au N.-E. de la splendide ferme de Wahenge, datant de 1149. On y a mis au jour, en plus d'importantes fondations, des débris de tuiles, d'enduits muraux à motifs floraux et d'un dolium, jarre de terre cuite servant de garde-manger. Du charbon de bois découvert en ces lieux permettra peut-être aux laboratoires de l'U.L.B. de dater la villa.

Bâtie à l'altitude 93, avec façade principale orientée au sud, la villa est protégée des vents du nord grâce au mamelon (alt. 105) et à la crête routière d'altitude 100 qui court à 1.500 m dans le nord et que suit d'ailleurs notre voie antique. Trois importantes sources, jadis très précieuses pour la villa, se trouvent encore à 150 m au sud de celle-ci et contribuent à la naissance du Schoorbreekbeek, qui deviendra le Nermbeek, se jetant lui-même dans la Grande Gette à Hoegaarden. La villa est à quelque 1.800 m au sud de la chaussée ; elle semble dater du II<sup>e</sup> siècle.

La voie antique, à l'altitude constante 100, forme maintenant, sur 1.300 m de longueur, frontière entre L'Ecluse au sud et Meldert au nord, sous le nom de « Grand Chemin de Wavre à Tirlemont » (Plan Popp). Elle passe à 600 m au nord de l'église paroissiale Saint-Roch de L'Ecluse, au hameau La Gant. Ici se dresse une charmante chapelle à clocheton bulbeux, datant de 1766 et portant la devise : « Si duras in duris » des seigneurs de Duras de Meldert ; la chapelle abrite une statue ancienne de saint Willibrod, apôtre de la Frise (658-739) qui sacra Pépin le Bref et évangélisa la Saxe ; dans ses déplacements, il foula certainement l'assiette de notre antique chaussée. Le lieu-dit « Keulen » (Cologne) se situe à 500 m au nord de cette chapelle.

La voie de Tirlemont — alias notre chaussée — traverse la partie méridionale de Meldert en longeant l'ancien château du Maillard, actuellement Collège Saint-Jean, de style gothique avec donjon crénelé.



Oorbeek - La chapelle O.L. Vrouw van Koorts (ou Luifelkapel),  
démolie en 1972.



Au sud de la route et du Schoorbroekbeek, sur le Blotenberg (Hoegaarden), les *Acta Sanctorum* (Tome XII, Bruxelles, 1867, p. 855) signalent l'existence de fondations, tuiles et briques romaines ; Eigen Schoon en de Brabander (année 1957, page 45) rappelle la chose. Cette construction romaine serait donc à moins d'un kilomètre au sud de la chaussée.

Celle-ci passe maintenant à 500 m au sud de l'église Sainte-Ermelinde de Meldert, à tour romaine (26) ; la sainte se serait retirée dans Meldert et y serait morte à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. A partir d'ici, la route va suivre jusque Tirlemont une ligne de crête parallèle à la Molenbeek, puis à la Menebeek qui coulent au nord.

La chaussée forme frontière sur 800 m, entre Meldert et Hoegaarden, sous l'appellation de « Heeren Baan » ou « Route des Armées » (Popp) et traverse l'extrême nord-ouest de Hoegaarden sous ce même nom, en longeant le Steenbergveld, ancienne carrière de pierres (alt. 90). A 1.000 m au nord de la chaussée, sur Hoksem, hameau de Hoegaarden, se dresse la Collégiale Saint-Jean l'Évangéliste, en style ogival primaire, mais à tour romane et toute en pierre de Gobertange.

### 3. La Groenstraat d'Oorbeek à Tirlemont.

La chaussée entre sur le territoire d'Oorbeek, passe sous l'autoroute Bruxelles-Liège et atteint la chapelle O.L. Vrouw Van Troost ou Van Koorts (N.-D. de la Consolation ou de la Fièvre) (alt. 70). Sous cette chapelle toute neuve, se trouve l'ancienne chapelle romane du XII<sup>e</sup> siècle, de 3 m x 3 m, découverte en août 1972, aux murs de briques plafonnés et dont l'autel est maçonné en pierres taillées de Gobertange ; cette chapelle, comme la nouvelle, est orientée nord-sud, la porte regardant le nord, ce qui est très rare, mais qui s'explique comme suit.

En effet, le tracé de la grand-route actuelle qui va de la chapelle à Tirlemont ne date que du XVII<sup>e</sup> siècle ; avant cela, l'antique voie d'origine romaine, voire preromaine, suivait l'actuelle Kapellestraat (la Dorpstraat du plan Popp, orientée sud-nord), puis la Begynenstraat (la Groenstraat du plan Popp, d'orientation ouest-est). Cette Verte Voie longe une belle ferme (la Pachthof van Vlierbeek ou Gebrandhof ou Meugenshof) datant du milieu du XVIII<sup>e</sup>, passe à 200 m à l'est de l'église Saint-Georges (1780) mais qui a succédé à une église romane du même nom, frôle une curieuse pompe communale de 1877, passe près de la petite chapelle du



Tirlemont - Tienen - Statue de St-Martin (vers 1525) de l'église St-Martin sur Avendoren.

Sacré-Cœur et continue par le hameau Kongo vers le château d'Oorbeek (bâti en 1643) dont elle contourne par le nord les bâtiments et le grand étang. De l'extrémité Nord-Est de cet étang, la *Groenstraat* suivait, non pas le chemin herbeux qui court vers le Sud-Est pour rejoindre la route bétonnée de Tirlemont à la Lieve-Heerken Kapel, mais bien un tracé rigoureusement ouest-est, parallèle à et à cent mètres au sud de la Menebeek et qu'on retrouve encore de nos jours sous le nom de : « Weg nummer 53, genaamd Groenstraat » sur le territoire de Mulk, hameau de Tirlemont. Cette route rejoignait la Mene au Yzermolen (moulin à eau).

La chaussée antique ou *Groenstraat* est donc descendue en pente douce sur une distance de 4.000 m depuis le Steenberg sur Oorbeek (alt. 90) jusqu'au Yzermolen sur la Mene (alt. 45). C'est le long de cette *Groenstraat* qu'il faut rechercher, sur le territoire d'Oorbeek, l'ancienne chapelle Saint-Martin, citée dans l'ouvrage de Wauters (1 bis. Canton de Tirlemont-Oorbeek) encore existante en 1619 et disparue au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

On voit donc une nouvelle fois que le toponyme *Groenstraat* révèle une antique CHAUSSEE.

## DE LA GETTE A LA MEUSE.

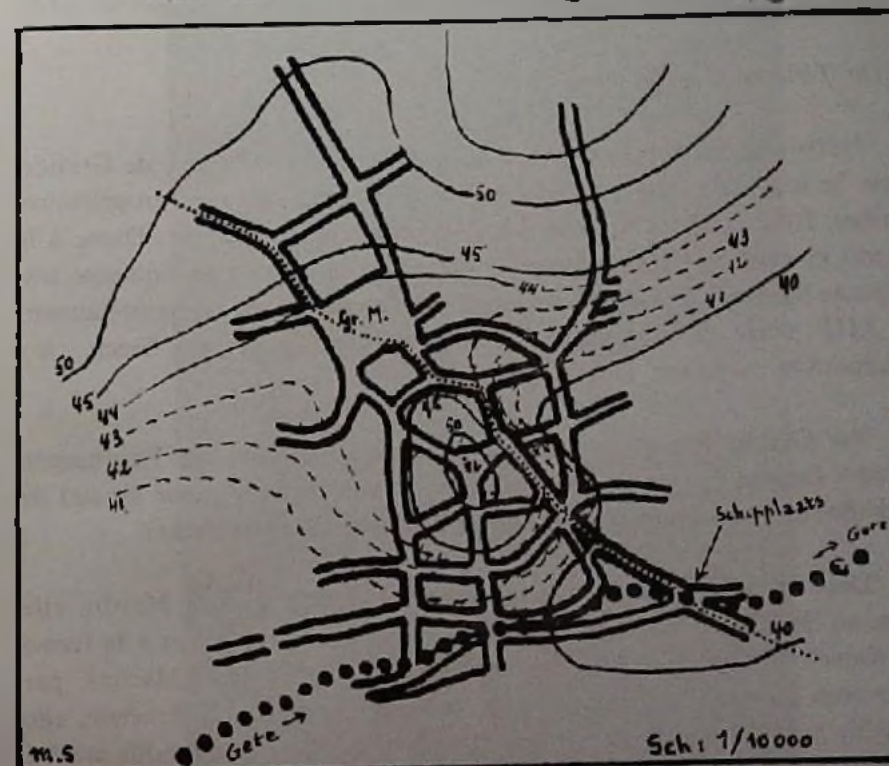
### 1. La traversée de Tirlemont.

Point de passage sur la Gette, cours d'eau autrefois navigable qui se jette dans le Demer et communique ainsi avec le Rupel et l'Escaut. Tirlemont, au centre d'une région particulièrement fertile, fut habité depuis la plus haute antiquité. Son Mont Saint-Germain en constitue le noyau. Près de la gare se trouvait un important vicus, à un carrefour de routes, dont la nôtre.

Outre ses pierres levées de l'ère néolithique sises au sud de la ville (à Bost et à Hakendover), Tirlemont a livré aux chercheurs bien des vestiges de l'époque romaine. Il existait des tumuli sur Avendoren, dont l'un servit de sépulture à une grande dame gallo-romaine (riche mobilier funéraire). De nombreuses fondations de bâtiments ont été mises au jour, sur le territoire de Tirlemont.

A partir du Yzermolen, il faudrait retrouver à travers le Sud bâti de la ville de Tirlemont, le tracé de l'antique chaussée. Comme elle court

Plan van het centrale stadsgedeelte. (fig.4)



..... tracé van oude Romeinse weg  
 ————— hoogtelijnen

Tirlemont - Tienen - Le tracé de l'antique voie Barai-Tongres-Cologne

d'Ouest en Est, la voie suit vraisemblablement la Biezenstraat, puis le chemin n° 58 jusqu'à son passage sur la Grande Gette. D'ici, elle emprunte un tronçon du chemin n° 54, longe la lisière occidentale du terrain de football du Sporting, passe sous le chemin de fer, recoupe la Moespikstraat et retrouve son appellation de « Groenstraat » jusqu'à la Pottersstraat. Longeant l'église des Dominicains (ancienne église du Grand Béguinage, du XIII<sup>e</sup>), elle traverse d'ouest en est tout le complexe des raffineries de sucre et passe au pied de l'église Saint-Pierre sur Grimde, du XIX<sup>e</sup>.

## 2. De Tirlemont à Tongres.

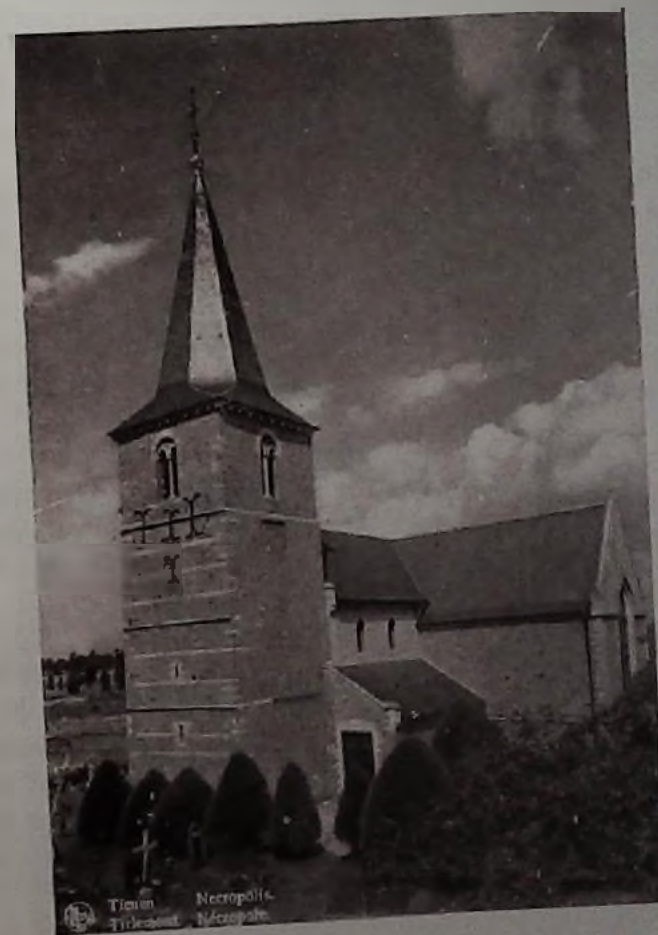
Notre chaussée antique quitte donc Tirlemont par l'église de Grimde, passe le long des trois tumuli où furent enterrés de gros propriétaires terriens, frôle la chapelle Onze-Lieve-Vrouw ten Steen (Notre-Dame à la Pierre) et entre sur Hakendover, célèbre par sa procession équestre très ancienne du lundi de Pâques, qui se déroule entre son église Saint-Sauveur du XIII<sup>e</sup> siècle et la petite église d'Onze-Lieve-Vrouw ten Steen ; sur Hakendover existaient jadis trois tumuli.

Par Overhespen et son groupe de tumuli romains, par Neerhespen et son « Langen Steen », menhir disparu, la voie antique passe au sud de Halle-Booienhoven, près de la chapelle 't Eikske (le petit chêne).

Dans le nord de Velm dont l'église est dédiée à saint Martin, elle passe au lieu-dit « Maasrode » (du latin maceriae = ruines) et à la ferme De Katsei (la chaussée). Au nord de Kerkom (église Saint-Martin), par le hameau Straten (= chaussée) et à travers l'aérodrome de Brustem, elle franchit la Melsterbeek au hameau Brugskén et longe le tumulus encore existant du Saffraenberg sur Brustem.

Par le château de Tornaco et l'église Saint-Lambert de Voort, par l'église de Bommershoven et son hameau Haren, la route atteint Piringen et son église Sainte-Genrude (tour du XIV<sup>e</sup> avec vestiges mérovingiens du VII<sup>e</sup> siècle).

Par Mulkem et sa chapelle fondée au XIII<sup>e</sup> siècle et le château de Belho, la chaussée traverse l'extrémité occidentale du Beukenberg, longue digue artificielle ; certains y voient l'assise d'un aqueduc, d'autres une levée de terre ordonnée par l'empereur Dioclétien pour défendre le sud contre le nord, d'autres encore une digue levée il y a 5 ou 6.000 ans pour protéger Tongres contre la mer qui la baignait à cette époque.



Tirlemont - Tienen - L'église St-Pierre à Grimde.

D'ici, la chaussée descend doucement, passe au pied d'un tumulus, rejoint la chaussée Brunehaut venant de Bavai et longe la nécropole gallo-romaine du Paspcel avant de passer sous la porte ouest de l'enceinte romaine de Tongres. On sait que la collégiale de Tongres est dédiée à Notre-Dame.

### 3. De Tongres à Maastricht.

Par la Via principalis, la chaussée traverse Tongres d'ouest en est, en sort par une porte à double arche et se dirige en ligne droite sur Berg et son tumulus. L'église Saint-Martin, romane du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, fut érigée sur un temple romain dédié à Neptune, dont l'autel retrouvé en 1872 était maçonné dans le socle de l'autel chrétien roman : cette « pierre aux quatre dieux » a sur chacune de ses faces une niche avec haut-relief dédié à une divinité romaine.

Par Genoelselderen et son église Saint-Martin, Herderen et son tumulus disparu, Riemst (église Saint-Martin et tumulus), Vroenhoven (église Saint-Pierre et tumulus), la chaussée atteint Maastricht sur la Meuse.

Alors qu'en Hesbaye les grands domaines terriens ou « fundi » dépassaient parfois une superficie d'une lieue carrée (soit près de 20 km<sup>2</sup>), dans la région de Tongres à Maastricht, la campagne était morcelée en petites exploitations ou « villae » de forme carrée et de 360, 540 ou 720 m de côté. On y a trouvé de nombreuses fondations de maisons modestes.

### CONCLUSION.

Le tracé général de la chaussée reliant Boulogne-sur-Mer à Cologne, par Cassel, Courtral, Buizingen, Tirlemont et Tongres, constitue le chemin le plus court entre ces localités gallo-romaines. Parmi les vestiges antiques reconnus le long de ce tracé, rappelons :

— les stations néolithiques de Zillebeke, Zomebeke, Reutel, Anzegem, Edelars, Kaster, Meigenheide (Dworp) Landsrode (Rhode-Saint-Genès) et Florival (Archennes) ;



Overespen - La tour ancienne de l'église St-Douai.

- les vestiges mégalithiques : la Pierre du Reutenbeek (Overijse), le Langenstein et le Leeuwensteen (Bost), la chapelle de Notre-Dame à la Pierre (Hakendover) et le Langen Steen (Neerhespen) ;
- les cimetières et fonderies de l'âge du fer : Kester, Groenendaal et Terheide (Hoeilaart) ;
- les camps romains de Courtrai, Kaster, Kester (?), Pepingen (?), Kesterbeek (?) sur Dworp, Malaise (?) sur Bossut-Gottechain ;
- les tumuli de Zegelsem-Overboelare, Tombeek, Nodenhais, Grimde sur Tirlemont, Hakendover, Overhespen, Maasrode, Brustem, Tongres, Berg, Herderen, Rienst et Vroenhoven ;
- les toponymes caractéristiques de route antique :
  - Groenstraat (Mater, Goeferdinge, Kester, Pepingen, Leeuw-St-Pierre, Dworp et Alseberg, Oorbeek et Tirlemont) ;
  - Groeneweg (Mater, Ottenburg) ;
  - Verte Voie (Archennes et Bossut-Gottechain) ;
  - Bredestraat (Overijse) ;
  - Heerenbaan (Meldert et L'Ecluse) ;
  - Heirwe ou Heireweg (de Courtrai à Oudenaarde, Sint Maria-Horebeke et Sint Kornelis-Horebeke) ;
  - Soldatenketse ou kassei (Moerbeke-lez-Grammont) ;
  - Katsci ou Kassei (Velm) ;
  - sans négliger les « oude weg » ou « oude straat » ;
- les nœuds routiers gallo-romains : Kortrijk, Anzegem, Oudenaarde, Nederbrakel, Geraardsbergen, Kester, Buizingen, Terlanen op Overijse, Tienen, Tongeren et Maastricht ;
- les vestiges d'occupation préromaine ou gallo-romaine (fondations, puits, fours de potier, trésor, monnaies isolées, céramique, etc.) sur le territoire de la plupart des communes de ce tracé ;
- enfin, parmi les églises ou chapelle d'origine romane jalonnant ce tracé, rappelons celles dédiées :



Neerhespen - Les fonts baptismaux (XIe et XIIe siècles) de l'église St-Maurice.

— à saint Martin : Ieper, Beselare, Moorsele, Kortrijk, Petegem, Edelare, Volkegem, Mater, Sint Martens Lierde, Onkerzele, Kester, Pepingen, Overijse, Tourinnes-la-Grosse, Oorbeek, Avendoren, Velm, Kerkom, Berg, Genoelselderen et Riemst ;

— à saint Pierre : Ieper, Bevere-lez-Oudenaarde, Nederbrakel, Kaster, Galmaarden, Grimde et Vroenhoven ;

— à saint Amand : Gullegem, Deerlyk, Zwevegem, Otegem, Kerkhove et Eisingen op Buizingen.

Le tracé détaillé Cassel-Tirlemont n'a pas la prétention d'être rigoureux ; il est cependant le plus court, suit les lignes de crête, évite forêts trop denses et vallées marécageuses et est le plus riche en vestiges antiques gallo-romains et pré-romains. Il peut servir de base à des recherches historiques, toponymiques et pratiques que nous espérons voir aboutir à des découvertes concrètes, confirmant une fois de plus le souci de nos ancêtres gaulois et gallo-romains de créer des itinéraires sûrs et aussi rectilignes que possible.

W. Ch. BROU,  
ingénieur civil.

#### BIBLIOGRAPHIE (non limitative)

##### OUVRAGES

1. TARDIEN et WAUTERS. La Belgique ancienne et moderne. Tomes I et II (1859 à 1887).
2. A. Schayes, Ch. Piot, C. van Dessel. La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine - 1877.
3. V. Cauchez. Carte des voies romaines de la Belgique - 1882.
4. A. De Loë. Belgique ancienne (3 tomes), 1931 à 1939. Carte archéologique de la Belgique romaine.
5. R. De Maeyer. De Romeine villa's in België - 1957.



*Le Dieu cavalier domptant les géants anguipèdes  
(Musée de Tongres)*

6. H. van de Weerdt. - Inleiding tot de Gallo-Romeinse Archeologie der Nederlanden, 1942.
7. M.E. Marien. La région bruxelloise avant 700. Cahiers Bruxellois, Tome II, 1957, fasc. 1.
8. J. Mertens.
  - A. Les Routes romaines de la Belgique - Revue Industrie - Octobre 1955.
  - B. L'antiquité classique. Tome XXVIII, 1959 - p. 303-305.
  - C. La Belgique romaine - Cartes archéologiques 1-2. Bruxelles, 1968.
9. Y. Graff. Ontdekkingen van Gallo-Romeinse Overblijfselen te E.O.T. Eigen Schoon en de Brabander, 1960 (p. 413 à 458).
10. C. THEYS. Geschiedenis van : a) Dworp, 1948 - b) Linkebeek, 1957 - c) St-Genesius-Rode, 1959 - d) Aulseberg, 1960.
11. Les Répertoires Archéologiques, Tomes II, III et IV. Repertorium d'oudeheidkundige vondsten in Oost-Vlaanderen (1962), Brabant (1963) en West-Vlaanderen (1963). C.N.R.A. Bruxelles.
12. W. et M. BROU. Chaussées Brunehaut et Monuments Mégalithiques de la Gaule du Nord (Bruxelles, 1969).
13. W. et M. BROU. Le Secret des Druides (Bruxelles, 1970).
14. Cartes de Ferraris, de J. Vander Maelen (1865) et de l'Institut Géographique Militaire (Bruxelles).  
Cartes du « Grand Théâtre Sacré du Duché de Brabant » (La Hale, 1734).
15. Plans cadastraux Popp (1845-1856).
16. 25 années de fouilles archéologiques en Belgique (Pro Civitate, Bruxelles, 1972).
17. Dictionnaire Moderne des Communes Belges - Albert HOUET (Bruxelles).
18. W. et M. BROU. 120 Dolmens et menhirs en Gaule Belgique (Nov. 1973. Bruxelles).

#### REVUES

21. Annales Société Royale Archéologie de Bruxelles : a) Tome VI, 1895 - b) Tome XX, 1899 - c) Tome XXIV, 1910 - d) Tome V, 1891 - e) Tome I, 1888.
22. Bulletin Commissions Royales Art et Archéologie - 1870, p. 374-377.
23. Bulletin Académie Royale Sciences et Belles Lettres de Bruxelles, 1848, deuxième partie.
24. Rapport au Service des Fouilles de l'Etat (1919, premier trimestre).
25. Eigen Schoon en de Brabander, 1957.
26. Archeologia Belgica 1957. J. Mertens.

## Mon hameau au fil du temps : Gaillemarde

par Geneviève STEENEBRUGGEN

*Aux derniers « vrais Gaimaurdi »,  
Et aux Gaillemardois d'adoption,  
Qu'ils tâchent de maintenir l'héritage  
Que leur légueront les premiers :  
Un village vert où il fait bon vivre.*

S'il est vrai que l'angélus de Millet a fini de sonner depuis longtemps et que les prés et les bois du Brabant, de Belgique et du monde font place aux bétons des industriels et des promoteurs — Il faut bien aller de l'avant —. Il est certain que les lambeaux de nature restants sont aussi recherchés que l'or de l'Ouest à la fin du siècle dernier. C'est bien à une ruée vers la terre, le vert, l'air que nous assistons aujourd'hui. C'est ainsi que les hameaux et ex-coins perdus du Brabant Wallon connaissent une vogue qui a débuté voici plus ou moins quinze ans avec l'arrivée de citadins fuyant la ville, et l'on voit les petits-fils et arrière-petits-fils de ceux qui désertèrent autrefois les campagnes y revenir.

Né de la forêt, vivant de la forêt et de l'agriculture jusqu'il y a peu, Gaillemarde a suivi l'évolution des villages et hameaux proches des grandes villes, l'animation a quitté les rues, l'on rentre au hameau pour dormir et s'y reposer le week-end, le confort a fait son apparition, bref, un nouveau genre de vie adapté aux « paysans du dimanche ». Son avenir sera la vocation encore plus prononcée de hameau résidentiel, vu le nombre de lotissements qui y sont prévus.



Il sera loin alors, le temps où notre clairière en forêt de Soignes n'était accessible qu'aux plus courageux ayant osé braver les chemins « ombres et hantes de bandits » d'el bos d'Sogne ».

Alors, permettons-nous une intrusion dans la petite histoire de ce coin de Brabant, tant qu'il reste des témoins et des témoignages de cette époque, vêtue de sarrau et de godiches.

#### SITUATION.

Gaillemarde est un hameau de La Hulpe. Mais où se trouve La Hulpe ?

En géographie, nous dirions au sud-est de Bruxelles, dans le canton de Wavre, arrondissement de Nivelles. On accède à La Hulpe par l'autoroute de Wavre, sortie Overijse, ou par Ixelles, Boisfort, Groenendael.

Nous pouvons également dire La Hulpe, dans les Ardennes Brabantonnes, en lisière de la forêt de Soignes, village à vocation agricole jadis, industrielle et principalement résidentielle aujourd'hui. Un ancien gaillemardois nous dit « La Hulpe, pointe de la latinité, dirigée vers Bruxelles ».

Venons-en maintenant à notre hameau rôdeur.

Gaillemarde, clairière en forêt de Soignes, berceau de l'Argentine, « queue » sud-ouest de la commune, fut souvent confondu avec cette terre de poésie qu'est Ohain.

Le voisinage de grandes propriétés boisées l'a jusqu'à présent protégé des lotissements intensifs. La forêt de Soignes a joué le rôle de digue et a réussi à freiner le raz de marée urbain. C'est un coin connu depuis longtemps par les amateurs de promenades pédestres et par les cavaliers. Depuis le pavage du chemin venant de la chaussée de Tervueren, les fervents des rallyes automobiles l'ont aussi découvert.

Le haut du village est encerclé par la forêt, les champs et la chaussée de Louvain, tandis que la vallée de l'Argentine forme un cirque entre les grands arbres des domaines d'Argenteuil, Jadot et de Meeus.

Le hameau compte aujourd'hui plus ou moins 300 maisons dont beaucoup sont d'anciennes petites fermes contenant à l'origine une « belle place », une cuisine, deux chambres et des dépendances. La plupart de ces maisons ont été transformées avec goût, dans le style de la région.



Le recensement des anciens Gaillemardois serait vite terminé. L'étranger, comme disent les « vi Gaimaurdi » a largement supplanté les Gaillemardois d'origine. Et pourtant, il fut un temps où l'on n'osait pas traverser la forêt pour atteindre le hameau ; laissant ainsi l'autochtone « maître des lieux ».

#### ETYMOLOGIE.

Si La Hulpe doit son nom à la rivière qui la traverse : l'Argentine, anciennement appelée l'Hellepe, Gaillemarde doit le sien à sa position locale et plus exactement à celle d'une ferme dont l'origine se perd dans la nuit des temps : la ferme de Gaillemarde que l'on retrouve au XIII<sup>e</sup> siècle sous le vocable de « manoir de Galmard » ou « ferme de l'écho ».

Galmard ou Galmarden serait un dérivé du celtique et se traduirait par « terre de l'écho ». L'écho est d'ailleurs toujours vivant, il est étonnant de constater par exemple que lors des fêtes de la Saint-Hubert à Ohain, on peut entendre résonner les cors de chasse jusque dans la vallée ; il en est de même lors du feu d'artifice du 21 juillet à Waterloo, les explosions résonnent et se répercutent vers La Hulpe. Le nom s'écrivit Gaillemarde jusqu'en 1933, date à laquelle le nouveau poteau indicateur renseigna : Gaillemarde. Les habitants se nomment Gaillemardois. En wallon, on dit « Gaimaurd » et les habitants sont les « Gaimaurdi ». A ne pas confondre avec Gallemaarden situé à l'extrémité Nord-Ouest du Brabant et où la correspondance adressée aux habitants du hameau va quelquefois se perdre.

#### *Un peu d'histoire.*

Gaillemarde vers l'an 10.000 av. J.-C., ce devait être une vallée beaucoup plus encaissée qu'aujourd'hui, en pleine forêt, dans le fond une rivière, un lac. Il n'en fallut pas plus pour attirer nos ancêtres qui se vêtirent de peaux de bêtes. Pour eux, étangs, rivières, forêts équivalait à protection, poisson, gibier. Ils s'installèrent donc, probablement en cité lacustre comme le font supposer les traces de pieux en bois de chêne remarqués dans le marais, vestige de l'ancien lac. La présence de l'homme préhistorique est aussi prouvée par la découverte faite en 1957, dans une maison située à proximité de l'Argentine. C'est en changeant le carrelage

de leur maison que les propriétaires retirèrent une hache en silex poli, une dent de poisson fossile et des morceaux de charbon de bois. Après l'expertise faite par le Musée du Cinquantenaire, on put affirmer que la hache date de  $\pm$  10.000 av. J.-C. et provient des carrières de Spiennes dans le Hainaut.

Comme selon toute apparence, les Romains ne se sont pas préoccupés de Gaillemarde, nous ferons un bon jusqu'en l'an 1138, date à laquelle La Hulpe est une vaste propriété du duc de Brabant, Godefroid I et compte 500 hectares de terre dont les « grands viviers de Gaillemarde et de la Rameyde », très poissonneux. A l'époque, les habitants étaient évidemment liés au servage (1)... au rang de ville franche et le hameau suit la destinée de son grand voisin, liée essentiellement à l'agriculture.

En 1693, la vie du paisible hameau sera troublée par une escarmouche. En effet, à cette époque, la forêt de Soignes est transformée en un véritable champ de bataille à cause de la guerre de succession d'Autriche (2). Afin de protéger la forêt des « insultes et courses francoises », l'empereur Maximilien de Bavière charge Jacques Pasteur de lever une compagnie d'infanterie wallonne libre à charge par lui de réunir « deux cents testes, gens de pied Wallons, naturels et sujets des Pays de par deça, des plus aguerris, expérimentés et dispots à la guerre ».

Le premier combat de ce nouveau corps d'infanterie eut lieu à Gaillemarde au lieu-dit « bois du général Jacquot », une chronique de l'époque : les « relations véritables », nous en parle :

« Jacob Pasteur, commandant les fusillers commis à la garde de la forêt de Soignes battit le 4 de ce mois (juin 1693) entre La Hulpe et Waterloo un parti ennemi de 130 suisses soutenus par 200 chevaux, qui étaient commandés pour faire quelque execution. Il en tua cinq ou six dans la première décharge et les suisses, se voyant embusqués, se rendirent sans faire autre résistance que de tirer quelques coups de fusil sur les dits fusillers qui amenèrent ici tout le parti ennemi d'infanterie prisonnier avec le capitaine et les autres officiers qui le commandoient ».

Ce fait d'armes dut impressionner les habitants du hameau car il n'y a pas longtemps, on pouvait encore entendre parler de « Pastur », personnage devenu légendaire. Puis tout retombe dans le calme, Gaille-

(1) Jusqu'en 1230, date à laquelle Henri Ier élève La Hulpe...

(2) Plus connue dans l'histoire sous le nom de guerre de 9 ans ou guerre de la ligue d'Autriche.

marde même n'eut pas à souffrir de la bataille de Waterloo, mais l'on sait que des La Hulpois enrôlés moururent dans les troupes impériales. La guerre 1914-1918 préleva son contingent de vies humaines et les habitants furent victimes, comme partout ailleurs, de vols de bétail, de blés...

A peine remis de la première guerre, le hameau vit passer en 1940 les troupes mongoles de l'armée allemande, une bombe volante V1 détournée de Bruxelles détruisit complètement le moulin à eau Meeus, sur l'Argentine, et endommagea plusieurs maisons.

La proximité du château d'Argenteuil transformé par les Allemands en quartier général amena nombre d'officiers. Ce va-et-vient continu fut sujet à une anecdote qui se passa dans la cour d'une ferme située en face du domaine. Le couvre-feu était évidemment exigé et ceux qui y contrevenaient encouraient des sanctions plus ou moins graves selon l'humeur de ces peu agréables voisins. Un soir, un officier allemand passe devant la maison et aperçoit une lueur dans la cour, il frappe à la porte et avec arrogance entre et exige des explications. Le paysan étonné le suit dans la cour, ils se dirigent devant un tas de bois et constatent étonnés que la lueur provenait de... champignons de bois fluorescents ! Plus tard, le château fut occupé par les Anglais et les Américains, puis déserté, enfin vint la « récupération » par les Gaillemardois. C'est ainsi que l'on peut voir chez certains d'entre eux deux pianos, non employés, ou des couverts en alliage spécial frappé à l'aigle nazi. Rien ne se perd !

Mais on ne peut parler de l'histoire de Gaillemarde sans mentionner la « ferme de Gaillemarde » et pour ce faire, nous allons remonter l'échelle du temps jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque qu'on la nomme « le manoir de Galemarde » ou ferme de l'écho.

En 1417, on obtient pour elle, à charge d'en faire relief à la cour féodale de Brabant, le droit de faire pâturer six chevaux, seize vaches, un taureau et trente porcs. Ces anciens droits de pâturage furent supprimés à l'indépendance. Sander Pierron, dans son « histoire illustrée de la forêt de Soignes », a traité longuement des problèmes de la suppression de ces droits en prenant pour exemple la ferme de Gaillemarde : « A la suite des défrichements que la sylve a subis, les fermes sont loin maintenant des lisières de cette forêt qui était en quelque sorte une de leur dépendance. Elles ont perdu les privilèges dont leurs occupants bénéficiaient déjà, la révolution française les avait fortement réduits, préluant à la suppression complète par nos premiers législateurs nationaux.

L'écuyer de l'Empereur Maximilien, Adrien de Douvrain, avait obtenu de mettre ses bêtes en pâture de Soignes car de se cense située sur les territoires de La Hulpe et Ohain ne dépendaient que quelques prairies pour la pâison des bestiaux, « étant en icelle et que si peu qu'il avoit estoit journellement gâtés et détruits par les bêtes sauvages estants esdits forêt ». En 1516, Charles Quint confirma ce privilège en stipulant que le propriétaire « tiendrait icelui pâturage en plein fief liège de nous et de nos successeurs en payant pour chacuns un noble d'or à la rose à notre profit ».

Les propriétaires suivants furent Jeanne, fille de Douvrain (1545), le bien passe ensuite à la famille de Hoves jusqu'en 1612 ; puis à de Gruytere, le 27 juin 1724, Jean Baptiste Rembry le jeune vendit Gaillemarde terre, prés, bois, vergers, jardins, étangs, 55 honniers 53 vergers pour 12.000 florins à Pierre Ignace de l'Offre. Rembry avait acquis le domaine en 1719 à Etienne Boulonnois, greffier et de son épouse Josine Baillard qui le tenaient depuis 1701 par achat à l'écuyer Maximilien le François de Sappigny et de son épouse dame Marguerite Josèphe T'Kint. Pierre Ignace de l'Offre avait acquis ce bien pour lui et sa compagne Marie Françoise de Grutz et pour ses beaux-frères et belles-sœurs messire Lamoral de Landas Florival et de son épouse Marguerite Josèphe de Grutz. Le 13 juin 1781, le fermier Henri Evrard fut autorisé par sa propriétaire Marie Thérèse de Malapert, de faire devant le lieutenant de la souveraine cour féodale de Brabant relief de fief mouvant, fief qui lui échut lors du décès de Françoise-Isabelle Landas.

C'est Gaspard Bureau de la Wastine, devenu citoyen Bureau, qui fit le relief en 1794. Sous le régime hollandais (1817), les propriétaires par indivis Evrard, Deneubourg et Gauchez furent officiellement réintégrés dans leurs privilèges anciens ; le baron van der Linden d'Hoogsvoort, grand maître des forêts à qui ils avaient produit leurs titres, avait fait reconnaître par les autorités gouvernementales les droits qui, sous la domination française, leurs avaient été contestés. En 1818, à la veille de la glandée, l'inspecteur des forêts fit savoir aux trois propriétaires que les trente porcs qu'ils enverraient en Soignes ne devaient pas sortir des cantons suivants : le triage du Roussart, le triage de Waterloo, la futaie dans le triage du coucou, la futaie de 100 ans des triages de la longue queue et de Groenendael et ce, à condition de déposer aux greffes du tribunal de première instance à Bruxelles la marque avec laquelle les cochons auraient au préalable été marqués au feu. Sur ces entrefaites, la « Société Générale des Pays-Bas, pour favoriser l'industrie nationale, avait pris possession de la sylve. Le 26 mai, Ch. Moral qui est à la tête

de la deuxième direction de cette société, l'administration des forêts, écrit à Monsieur Buesen, garde général du cantonnement de Waterloo. Il prie celui-ci d'informer les trois propriétaires qui avaient lors de la cession demandé confirmation de leurs privilèges, qu'ils seraient provisoirement autorisés à mettre au « pâturage et parcours dans les cantons défensables de la forêt de Soignes » les bêtes de leur ferme de Gaillemarde. Pourtant, le mandataire de la Société Générale constate que la ferme ne possède pas dans ses archives des pièces prouvant que la réclamation des propriétaires est fondée. Il en résulte que « elle ne pouvait considérer la puissance du droit d'usage que comme une simple tolérance jusqu'à ce que ces messieurs aient fourni les titres qui établissent leurs droits d'une façon certaine. Trois mois leur étaient accordés pour l'exhibition de ces titres. La Société Générale ayant examiné ceux-ci, reconnaît la validité de la réclamation des propriétaires. Le 12 janvier 1845, les propriétaires étaient... le propre gouverneur de la Société Générale, Ferdinand de Meeus, Thérèse Joséphe le Hardy de Beulieu et Matthieu Debecker, fermier à Gaillemarde. Ils adressent une lettre remarquant que par suite des défrichements que la sylve a subis et par suite des ventes de parcelles aux environs de cette cense, ils étaient frustrés du séculaire droit de pâturage et que depuis la rétrocession du domaine à l'Etat belge, l'exercice leur en était même interdit. Ils demandent au gouvernement de les indemniser de cette perte. Il faut croire que les derniers propriétaires n'avaient pas rempli toutes les formalités voulues puisqu'ils furent déboutés par un arrêté gouvernemental de 1848. Le privilège que Maximilien avait autrefois octroyé aux propriétaires de Gaillemarde n'était en vérité qu'une indemnité pour les ravages que faisaient sur les pacages limitrophes de la forêt de Soignes les bêtes fauves sortant de celle-ci ».

La ferme de Gaillemarde conserva longtemps le même aspect. Plusieurs murs étaient en briques plates dites espagnoles. Elle subit des transformations qui lui ôtèrent son aspect originel après l'incendie qui la ravagea partiellement en 1938. Plus récemment, une partie des dépendances fut aménagée en maison d'habitation. La ferme était exploitée au début du siècle par M. Rosy, ensuite elle passa aux Smaes, actuellement, c'est la famille Van Hamme qui l'exploite.

Une autre ferme que l'on ne peut pas dissocier de l'histoire du hameau est la ferme de la Ramée, bien connue des promeneurs. Les bâtiments pittoresques de cette ferme sont visibles de la route de Gaillemarde à La Hulpe. Dans son état actuel, inchangé depuis des siècles, elle forme un bloc quadrangulaire massif de fort bel aspect. L'entrée de la ferme se situe vers la drève de la Ramée, en lisière de la forêt. Au-

Jessus de la porte du grenier à foin, on peut remarquer les armoires de la famille de Caters de Bosschaert. Sur une carte de 1743, on peut lire « Hameyde », on écrivit aussi « Rameyde ». Nous n'avons pas de renseignements quant à sa date de construction, mais l'on sait qu'elle fut vendue à l'abbaye d'Afflighem en 1537 par Isabeau, fille d'Etienne Salart et veuve de Pierre Stacman. Isabeau tenait ce bien de son père. La ferme fut vendue comme bien national à François de Pauw le 9 prairial, an VI.

La ferme, les terrains et bois joignant sont aujourd'hui la propriété des héritiers de Caters-de Bosschaert.

#### *Les « Gaïmaurdi » dans le travail*

Durant tout le moyen-âge, les Gaillemardois furent liés au servage. Plus tard, la forêt, l'agriculture, l'artisanat furent leurs principaux moyens d'existence. En général, l'agriculture était surtout de subsistance, le mari travaillait à l'extérieur tandis que son épouse s'occupait des quelques animaux que possédait le ménage. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la région était sillonnée par les charbonniers, qui suivaient les bûcherons. Leur travail consistait en la fabrication du charbon de bois. Ce produit était utilisé à divers usages industriels ou ménagers : entretien de la chaleur des fers à repasser, chauffe-plats, pour les fours de poteries, de briqueteries, etc. A l'automne, dans les champs aux abords de la forêt, on peut voir des taches noires, arrondies, ce sont des traces de fauldes ou meules. Le seul souvenir de ces travailleurs nomades sont des expressions qui s'entendent encore dans la région comme « nwèr comme in l'charbouni » ou « charbonnier est maître chez soi ». N'oublions pas non plus que la forêt de Soignes est un lambeau de l'antique forêt charbonnière.

Outre les charbonniers, la forêt occupait tout un peuple actif : les faiseurs de douves, fabricants de flèches, de balais, gardes, garde-barrières... Les bûcherons étaient accompagnés des fagoteurs qui réunissaient les branches en falourdes ou « fa », les bûcheurs et fendeurs déhitaient le reste en bois de chauffage. A Gaillemarde, il y eut beaucoup de scieurs de long. C'était un rude métier, jugez-en : les troncs équarris étaient placés sur un chevalet ou au-dessus d'un trou, un scieur se trouvait au-dessus du tronc, l'autre dans le trou. Ils employaient soit une grande scie à large lame, dont la particularité était le manche, ressemblant un

peu à un guidon de vélo, il fallait avoir l'outil bien en main, d'autant plus qu'ils devaient scier à la verticale. Une autre scie avait la lame au milieu du cadre, une de ces scies est conservée au musée d'histoire locale de La Hulpe.

Edmond Picard a bien illustré le dur labeur de ces « humbles manouvriers » : « des scieurs de long, débitant en planches des tronçons de hêtres étendus et enchaînés par eux sur des échafaudages volants comme des patients sur le cheval de la torture manœuvraient deux à deux leur grand outil denté et luisant, bien suifé, montant et descendant sous l'effort de leurs bras nus, avec la régularité d'une bielle de machine à vapeur... » Emile Vandervelde, lui, s'est plutôt intéressé à leurs conditions de vie. « Les scieurs de long, malgré la crise dont ils ont souffert, parviennent encore à gagner 3,50 F par jour (1898) quand ils ont du travail, mais depuis l'introduction des scieries ambulantes, il n'en reste plus que deux ou trois à La Hulpe et cinq à Gaillemarde ».

Le dernier d'entre eux fut Henri Deverd. Il existe encore en forêt un lieu appelé « trou des scieurs de long ».

Au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y eut beaucoup de maçons à Gaillemarde. Voici quelques notes sur leurs conditions d'existence à la fin du siècle dernier, toujours extraites de « l'influence des villes sur les campagnes » de E. Vandervelde. « B..., 46 ans, marié avec une ménagère économe et travailleuse, six enfants dont quatre filles. B. allait jadis travailler à l'étranger et notamment à Paris d'où il rapportait d'assez fortes économies. Il travaille à Bruxelles ou La Hulpe et environs. Au lieu de gagner 85 c. à l'heure comme à Paris ou 45 c. comme à Bruxelles après 1870, il n'arrive plus à gagner que 37 c. Son fils aîné, maçon, gagne 3 F par jour, sa deuxième fille qui travaille à la maison comme couturière gagne 1,50 F par jour. Outre ces salaires, il rentre encore un peu d'argent : les pommiers du jardin rapportent 40 à 60 F l'an, les deux cochons 200 F. Le ménage qui est propriétaire de sa maison et d'un hect. de terre sur les versants de l'Argentine a pris, en outre, un hait à deux journeaux (40 ares) appartenant à Madame M. Il obtient sur ces différentes parcelles du froment, du seigle, choux rouges, pommes de terre, tabac, dont les grandes feuilles à l'automne sèchent sur les murs de la maison. Nos gens ne mangent de viande que le dimanche ou quand ils tuent un porc, le reste du temps, ils ne mangent que du pain, légumes et pommes de terre. Mais quand vient la kermesse, toute la maisonnée fait bombance, pendant deux ou trois jours on se gave de tartes, cette année même nous en avons compté 56, majestueusement alignées dans

la cave sur un lit de paille, il y en avait pour 30 F. Ajoutez-y 20 F pour extra, autant pour les dépenses de cabaret. »

Les maçons allaient souvent travailler à l'étranger, Angleterre, France, après la guerre 14-18 pour la reconstruction de Cambrai, avant la guerre, en Russie d'où ils rapportaient leurs impressions sur les immenses étendues, sur les cosaques et la vie misérable des moujiks. Ceux qui travaillaient à Bruxelles parlaient le dimanche soir en emportant leurs provisions de pain, beurre, jambon...

Dans les anciens baux à ferme, nous voyons que le cultivateur de 1835 devait « payer en espèces d'or ou d'argent et non en papier monnaie qui pourraient être établis par suite de lois nouvelles... » Il est aussi curieux de lire les « instructions pour les garde-barrières de la route de Tervueren à Waterloo ».

Il fut un temps où certains jours il ne passait aucune voiture sur la dite route. « Les garde-barrières pourront exercer un état pendant tout le temps que leur service ne les réclament pas, mais ceux qui tiennent un délit de boisson devront avoir soin d'éloigner de leur habitation les délinquants ou tout autre mauvais sujet qui viendrait dans le but de connaître les rendez-vous des gardes dans la forêt de Soignes et par conséquent nuire aux intérêts de la Société Générale... les tenans barrières recevront un registre journal... où ils inscriront jour par jour la quantité de voitures et de chevaux dont ils auront perçu le droit de passage... S'il arrivait que dans une journée, il ne soit passé aucune voitures et aucuns chevaux, il inscrira la date en mettant des guillemets à toutes les colonnes ». Ce droit de passage servait à l'entretien des routes.

Et nos aïeules ? Lorsqu'elles n'étaient pas occupées dans la maison ou aux champs, les soins aux quelques animaux que possédait le ménage prenaient une bonne partie de leur temps, il fallait traire les vaches, faire le beurre dans la haratte, cuire le pain... Quant aux lessives de l'époque, elles étaient plutôt laborieuses, la technique était longue et difficile. Elle se divisait en plusieurs actes : en principal, le coulage, précédé du trempage dans l'eau froide puis lavage dans l'eau pure.

Le coulage se pratiquait ainsi : après avoir mis le linge dans une grande cuvette, on étendait une pièce de toile, puis on déposait la cendre qui fournissait la potasse.

Ensuite, on versait peu à peu l'eau chaude qui s'écoulait en bas par un trou ou un robinet, elle était recueillie, réchauffée et de nouveau reversée autant de fois qu'il était nécessaire.

Avant la construction de l'école Saint-Ferdinand à Argenteuil, les écoliers du hameau devaient se rendre à pied à l'école communale de La Hulpe, ce qui faisait  $\pm$  10 km aller-retour. L'hiver, il faisait noir lorsqu'ils partaient et revenaient et c'était souvent à la lueur du poêle de Louvain qu'ils étudiaient leurs leçons, afin d'économiser le pétrole des lampes. Les cahiers de la fin du siècle dernier (1867-1873) sont riches en renseignements sur la vie quotidienne des « Gaillemardois », depuis les fêtes de la moisson et le « tirage au sort » du grand frère jusqu'au prix des soles et des casquettes au marché de La Hulpe. Elle est amusante, cette rédaction qui relate le premier voyage en chemin de fer d'un petit Gaillemardois : « J'ai été hier pour la première fois en chemin de fer... En regardant par la portière, on eût dit que les arbres avançaient... A peine avais-je pris place dans la locomotive que je me suis trouvé dans une grande frayeur... » Le tout écrit en admirable calligraphie. D'ailleurs, le coquin, pour ses exercices de calligraphie, écrit que « Joséphine (sa sœur), vous êtes une vaurienne car vous répliquez tous les samedis pour brosser les chaussures ».

Avant l'ère de la télévision et des déplacements rapides, les soirées d'été se passaient souvent à l'extérieur, entre voisins, on faisait réciter à la « gamine » la dernière déclamation apprise à l'école, et souvent la soirée se terminait avec quelque histoire fantastique, surtout si le faro ou la bière aidait un peu les imaginations. En voici quelques-unes, que tout ancien Gaillemardois connaît par cœur.

Il y avait à Gaillemarde, une femme dont le bébé pleurait toutes les nuits. Ne sachant plus que faire, elle courut chez un « rebouteux » qui lui conseilla de prendre de la terre sur la tombe du dernier mort de l'année et, revenue chez elle, d'en mettre sous une chaise. La personne en visite qui ne saurait plus se lever de la chaise serait celle qui « jetait un sort » sur l'enfant. Il se fait qu'une voisine bavarde vint raconter les dernières nouvelles, après un moment elle dit « je m'en vais », se rassied et continue à bavarder, un peu après : « je m'en vais », et elle se rassied de nouveau, le manège dure quelque temps jusqu'à ce que son interlocutrice la mette à la porte avec force malédictions...

Les curés de l'église de fer à Argenteuil étaient souvent appelés à la rescousse ; au temps des Augustins, une fermière dont le beurre ne prenait

pas alla chercher un père et lui demanda de faire des prières pour que son beurre prenne. Le père, après avoir examiné le problème, lui conseilla sagement de... bien laver son pot à beurre.

Au temps des Pères Récollets, une femme neurasthénique avait disparu. Tout le monde supposait qu'elle s'était noyée dans l'étang d'Argenteuil. On appela un père et celui-ci, après avoir fait trois fois le tour de l'étang en priant, déclara qu'elle n'était pas dedans et se dirigea droit vers un trou à marnes. Il y descendit et l'y retrouva, cachée dans un coin. Les trous à marnes étaient des excavations creusées dans l'argile, jusqu'aux couches de marnes, cette terre était employée pour l'entretien de l'argenterie et des étains.

L'histoire du « vi Baudwé » est aussi très connue dans le village. « Baudwé » avait quinze ans à la bataille de Waterloo, comme tout le monde, il alla fureter sur le champ de bataille et ramena un magnifique sabre. Bien plus tard, lorsqu'âgé de plus de nonante ans, il vivait seul à l'orée du bois, ce sabre lui fut bien utile. Une nuit, il entend un bruit suspect, descend avec son sabre, se dirige furtivement vers la porte-fenêtre et aperçoit une main sortant du carreau brisé, qui tente d'atteindre l'espagnolette. Sans hésiter, B. abat son sabre et tranche d'un coup la main du rôdeur qui disparut dans la nature en hurlant. Le lendemain, notre homme se rend à la gendarmerie de Waterloo, avec la main... Son propriétaire n'est jamais venu la réclamer ! Le fameux sabre existe toujours, mais on a remplacé la garde, c'était plus commode pour couper les chardons !

Si les enfants n'étaient pas sages, on leur faisait peur avec des histoires comme celles-ci.

Un paysan ivre rentre chez lui. Il faisait nuit, un chat le suivait. Après quelque temps, il ramasse le chat et le met dans son sarrau, continue son chemin. Tout à coup, le chat se met à gonfler, gonfler... C'était le diable.

Comme partout ailleurs, les blagues et farces au sujet des curés avaient toujours leur petit succès. Je ne résisterai pas à la tentation de vous conter celle-ci : « Un jour, le vieux Kerton a tué son cochon. Le curé tournait autour du vieux et celui-ci se dit : ça y est, c'est encore un qui vient pour avoir un morceau. Le vieux demanda alors au curé : s'avez-vous bien, m'sieu l'curé, quelle différence il y a entre le bon Dieu et mon cochon ? »

— Oh ! mon ami, on ne peut pas dire des choses pareilles.

— Non ? Et bien, j'vei vous l'dire moi. Le bon Dieu a versé son sang pour tous les hommes et mon cochon n'en a versé que pour moi et vous n'en aurez pas.

Mais le curé ent tout de même droit à un morceau du cochon.

Certaines prières sont très anciennes et retenues uniquement par tradition orale, comme celle-ci :

Vierge Marie, ma douce dame  
Sauvez mon corps, sauvez mon âme.  
St Jean, St Jean, avez-vous vu mon petit enfants ?  
Si je l'ai vu, deux pieds cloués, les bras en croix  
Sur la montagne du calvaire  
Tois fois le matin, trois fois le soir,  
Vous ne verrez pas les flammes de l'enfer.

La religion et la superstition (1) étaient parfois confondues, comme en témoignent les « arrêts mystiques » pour arrêter le cours du feu, éloigner les renards, etc.

Le Crêdo du paysan était premier au « hit parade » de 1900 et on ne se lassait pas de réciter la complainte du juif errant ou celle de Geneviève de Brabant.

Durant les périodes préélectorales, les Gaillemardois étaient particulièrement inspirés pour créer des chansons sur leurs voisins « d'su Pliss ».

Tout ce monde s'exprimait bien sûr en wallon, ce wallon qui aura disparu de la vie quotidienne d'ici quelques années. Il avait pourtant ses exercices de diction, notre dialecte. Essayez donc de répéter très vite : d'javons in pitit potikè au hûre, el dispotahuri bê es pitit potikè au hûre là ?

Ce wallon était si observateur lorsqu'il s'agissait de spoter (2) les villagenis. « El roucha » est un des plus courants et désignait un homme aux cheveux roux ; comme « el rosti », « l'erboulu », « Florian carotte ». Un autre devait le sien à son maintien « el casse di pwès », « el cron », « el pourcha stampé », « les cron pou », « tox des lapés » désignait une famille

(1) Vestiges d'une superstition : il existe encore dans le hameau 2 vieux houx. Ces arbustes étaient plantés devant la porte principale : il étaient censés éloigner les mauvais esprits.



Travaux d'aiguille des écolières d'Argenteuil. - Détail

nombreuse, « godelief » Baudwé Carline. Mion... devaient leur spot au prénom d'un de leurs parents.

Un tel spot donnait parfois des résultats étonnants : « Germaine d'à Clémence fine Piérouze » nous fait remonter le spot à 1724, date du mariage de Pierre Rose « Piérouze ». On a sauté quelques générations de prénoms pour remettre le spot d'actualité, mais Piérouze est toujours là !

Un outil permettait aussi de spoter, « el grand courbet », ou l'âge, « mam vie », « el pitit vi ». Souvent aussi, le surnom était donné à l'occasion de certaines habitudes ou d'incidents ; « le baron de la hache » fut ainsi annobli parce que pendant la guerre, il avait la main légère pour abattre les arbres.

Et il y eut encore bien d'autres, des cadolles, rondasses, Alouette, pou d'enw, Bastiaune, tchandelle, manotte, Coupe, Bosquet, Boulette... (1) mots autrefois familiers qui ne sont plus que fantômes en 1972.

Un volume serait vite rempli si on voulait développer le caractère de certaines figures locales. Gaillemarde eut ses braconniers et son « monsieur », ses « sourcières » et ses « mauvè bien », son meunier et son « innocent », etc.

Son « monsieur » fut personnifié en un certain Postiau, qui fut vice-gouverneur du Congo belge. Quant à son innocent, si vous en parlez à un ancien de Gaillemarde, il vous racontera inmanquablement des « histoires du p'tit Fernand », en ajoutant toujours : « mais il avait bon fond ». Il rendait service à tout le monde et dînait là où il travaillait. Il lui prenait parfois des idées bizarres. Il faisait le tour du village à midi, et de maison en maison allait échanger les sabots, placés sur le pas de la porte. Quand il avait terminé, il disait à la première personne sur son chemin : « Fernand est in voleu, Fernand a volé les chabots ». Et souvent, il entraînait son interlocuteur avec lui pour remettre les sabots où ils devaient être.

Les dimanches et jours de fête, on allait « tirer à la ligne », on jouait aux quilles, aux cartes. Il y avait aussi beaucoup de tireurs à l'arc à Gaillemarde. Les cabarets aussi étaient pleins. En 1870, il y en avait trois, vingt en 1898, actuellement il n'en reste plus. Certains portaient des noms évocateurs tels que « au salon de mon plaisir », à la vue de la forêt, au marfnet, au café de l'Argentine, au mouton blanc qui, après avoir servi pendant bien des années comme local des colombophiles, fut

(1) Orthographe phonétique.

transformé en restaurant-dancing et connut son heure de succès vers les années 1960-1966. Il accueillit des vedettes débutantes, Adamo, Robert Cogoi... N'oublions pas le dernier cabaret disparu, « estaminet aux quatre coins », où on pouvait encore boire de la bière blanche de Louvain au son de l'orchestron.

Les kermesses étaient évidemment une bonne occasion de s'amuser et de faire bombance. Jeux, courses de sac, de bougies allumées, retraites au flambeau, mâts de cocagne, le tout souvent animé de bagarres dignes des meilleurs westerns. La tarte était évidemment à l'honneur, ainsi que le faxo et le jambic.

Avec la naissance du cercle l'Aurore, commença à Gaillemarde une période d'animation et de fêtes. Il était courant de rencontrer des bandes de gosses affublés des accessoires les plus divers, papiers colorés, chapeaux, etc.

Toute cette marmaille allait répéter leurs piécettes ou leurs chants dans la maison d'un habitant.

Il ne fallait pas s'étonner d'en voir une quarantaine, venus aussi des villages voisins. Certains s'installaient sur les meubles, d'autres faisaient des cumulets dans les fauteuils tout en récitant leurs rôles.

Les activités du cercle commencèrent en 1926 avec un groupe d'adultes. Ceux-ci décidèrent d'organiser des petites fêtes en vue de récolter de l'argent, soit pour leurs voisins, pour les villageois dans le besoin, soit pour des circonstances particulières, perte de bétail...

Ensuite, les jeunes prirent la relève. Dès lors, tout fut prétexte à une fête, les 60 années de mariage des époux Polleffiet-Robert en 1927, les noces d'or des époux Allard, les kermesses. Le point culminant fut en 1930 les fêtes du centenaire de l'indépendance. Laissons la parole à un participant de la fête : « On avait monté une grande estrade sur la place. Il faisait beau, on était à la mi-avril. Nous étions costumés à la mode 1830 et outre les danses et chants, nous avons interprété une pièce inspirée des contes de Perrault. Cette fête eut un succès formidable. Il y avait tant de monde qu'on croyait qu'on n'était plus à Gaillemarde, il ne fallait pas aller à Bruxelles pour voir un si beau spectacle.

Le lendemain, les enfants costumés se rendirent en cortège à La Hulpe pour y représenter les pièces, mais ils arrivèrent fort tard, ils étaient souvent arrêtés en chemin tant les gens les admiraient. »

Vers les années 1950-1956, ce fut au tour du cercle « Les bons vivants » et de leur géant « Marius » de mettre la vie dans les rues du hameau.

Le baptême du géant fut un petit événement local. En ce dimanche ensoleillé de juillet, les enfants de Gaillemarde vêtus de vert et de rouge, couleurs du cercle, escortèrent depuis le village voisin, Hannonsart, le compagnon de Marius : Eloi I. Le cortège s'arrêta à la place de Gaillemarde, après avoir fait le tour du village en fanfare bien entendu. C'est là qu'eut lieu la cérémonie du baptême de Marius. A la fin de cette journée, les enfants eurent droit aux bonbons de baptême, les « grands » à la bière qui coula à flots. Quant à Marius, il dut se contenter d'eau vu son jeune âge !

Depuis, plus rien. Le hameau s'endort dans son nouveau rôle de quartier dortoir et son sommeil n'est troublé que par les amateurs de rallyes automobiles et les passionnés de la moto.

*Quelques lieux-dits anciens.*

Le long du chemin du Pachy, à la lisière de la forêt de Soignes, nous pouvons voir un vaste fossé que les anciens appelaient « fosse à l'chou-dère ». Traduisez fosse à la chaudière. Sa dénomination et sa situation nous font supposer qu'il s'agit d'un lieu où l'on fondait le fer. Sous Charles-Quint et durant le moyen-âge, on exploita les ressources ferrugineuses de la forêt en vue d'en confectionner un fer malléable.

« A l'taillette » était le nom d'un petit bosquet situé le long de l'actuelle promenade du val d'argent.

Le « fond des morts » est situé contre le domaine d'Argenteuil.

Le « chemin rouge » était une partie de la promenade du val d'argent. Il était appelé ainsi à cause du sable ferrugineux qui le recouvrait, son nom officiel était le chemin du chasseur.

« Les lârries » était le nom d'un bosquet égslement.

Le « tienne bulot » ou « rewe à la courte » est un raccourci entre la vallée et le haut du village.

Le « carré Goman » (1) était la dénomination de la cour de la ferme de Gaillemarde. On appelait la fontaine de la ferme « à l'goète ».

(1) Il existe également un « Carré Goman » à Ohain.

« A l'plein bèt » est une prairie en face du domaine d'Argenteuil.

La croix Gaillemart est citée sur une carte de 1743.

« Su l'fourdelle » se situe au haut du « Tienne Bulot ».

*Les noms des rues et lieux-dits actuels.*

La montagne aux cailloux est située en forêt, en face du domaine d'Argenteuil. Le grès ferrugineux affleure le sol. Dans leur ouvrage, « les secrets des druides », les frères Brou y voient le passage d'une direction solaire sacrée qui part du lieu-dit « pierre qui tourne » à Braine-l'Alleud. Le chemin du Pachy doit son nom à un ancien verger. La promenade du val d'argent est une dénomination assez récente des chemins du chasseur, rue du moulin et mauvaise ruelle.

La rue du moulin, du moins dans sa partie aujourd'hui englobée dans la promenade du val d'argent, s'appelait autrefois rue long du bois. La rue Emile Semal fut ainsi nommée après la grande guerre en mémoire de ce soldat du génie tué en 1918 ; son ancien nom était rue aux chens. Les rues Delpierre (anc. de Meeus) et Cornélis ont la même origine. Le chemin des Garnilles est indiqué au plan Popp comme étant le chemin des charmillles. Le carrefour formé par la chaussée de Louvain et le chemin de Gaillemarde se nomme « les cinq arbres ». Ces cinq arbres furent abattus au début des années 1950. Autrefois, les fourches patibulaires de La Hulpe s'y dressaient. Le bois du général Jacquot forme une pointe dans la commune d'Ohain et doit son nom au partisan espagnol Jacques Pasteur.

*L'Argentine.*

Notre rivière d'Argent, outre l'importance qu'elle eut dans l'économie de La Hulpe (le moulin à papier de La Hulpe, le grismoulin) alimentait de nombreux étangs et en alimente encore quelques-uns. Ces étangs et la rivière étaient réputés très poissonneux. L'Argentine naît à Argenteuil. En fait, il n'est pas possible de voir la source principale, celle-ci se trouvant sous l'étang d'Argenteuil. Ne cherchez pas l'étang non plus, car le domaine est soigneusement mis à l'abri des regards indiscrets. Après s'être laissée glisser sous le « pont des trois samedis » (1), elle fait ou plutôt elle faisait son entrée dans Gaillemarde d'une façon fort utile ; c'est elle qui alimentait le moulin à eau

(1) Ainsi nommé parce qu'il a été construit en 3 samedis.



Meeus. Ce moulin, construit en 1848, eut moins de cent ans d'activité car il fut démolé par une bombe V1 détournée de Bruxelles en 1943. Les ruines du moulin furent rasées en 1958. C'est dans cette vallée que l'on situe l'ancien « vivier de Gaillemarde ». Cet étang couvrait 2 bonniers et demi, en 1403 on y pêcha 500 carpes. Après s'être enrichie de nombreuses sources, elle alimente les cressonnières, puis s'enfonce dans une propriété privée. Nous la retrouvons à hauteur de la ferme de la Ramée où elle alimentait anciennement le « vivier de la Rameyde » couvrant trois bonniers. La même année que le premier, la pêche donna 1.100 carpes. Puis l'Argentine quitte le territoire du hameau, fait la limite entre le domaine Solvay et de Caters, passe sous la chaussée de Bruxelles à hauteur de l'ancien Gris-moulin (démoli en 1970) et quitte La Hulpe pour se diriger vers Genval où elle se jette dans la Lasne. Sur le territoire de La Hulpe, elle alimente l'étang de Jolimont, Decellier, de la Longue queue, la queue du pigeon.

On retrouve l'Argentine citée au XIII<sup>e</sup> siècle sous la dénomination de « Hellepe » qui signifierait rivière limpide.

« Le duc Jean, en mars devant le jour de St Barnabé de l'an 1287, accorda héréditairement au chevalier Arnould d'Issche, le droit exclusif de la peskerie sur la rivière de le Hellepe, de l'Alarpont jusqu'au vivier de le Hellepe... sauf la peskerie de nos crevêches ».

Il fut donc un temps où la rivière limpide était poissonneuse. En fait de poisson, il y a dix ans on pouvait encore voir des roches et des épinoches. La vase du fond était le refuge des moules d'eau ou anodontes et de petits escargots à fines coquilles blanches. Aujourd'hui, les seuls poissons que l'on peut encore voir sont quelques égarés, inconscients de la pollution de leur environnement. En effet, une commune voisine déverse ses eaux usées dans la rivière. Si vous vous promenez un jour de vent d'Ouest le long de l'Argentine, ne vous trompez pas. Ce n'est pas un vol de cygne que vous voyez au loin, mais des flocons de détergent qui se détachent de leur montagne-mère.

Mais cette pollution n'est que provisoire puisqu'une nouvelle et moderne station d'épuration est en construction. La vallée de l'Argentine attira de nombreux promeneurs et parmi eux, quelques artistes ou écrivains : Richard Viandier, Charles Gheude, Camille Lemonnier, Sander Pierson... Elle fut aussi la joie de nombreux baigneurs vers les années 1930, plus de 150 d'entre eux construisirent un barrage. Il fut même question de créer un hôtel dans la vallée et de dénommer celle-ci Gaillemarde-Plage... ]

Les sources de la vallée de l'Argentine, alimentèrent les Gaillemardois jusqu'en 1898, année où l'on installa les premières canalisations. A cette époque, sources, puits, fontaines, étaient le lieu de rendez-vous des « commères » venant aux nouvelles. La ferme de la Ramée et la rue de Warché s'approvisionnaient à la source « dans le bois Jadot » (nom du propriétaire actuel). Dans la promenade du val d'argent, il y eut au moins 3 sources aménagées, ainsi que dans le fond des jardins de la rue du moulin. Mais les trois sources au plus fort débit se trouvaient au fond de la rue Cornélis. La fontaine près de la ferme de Gaillemarde se nommait « a l'goète », beaucoup de ces sources étaient ferrugineuses. Toujours avant 1898, les habitants du plateau se rendaient à la pompe « en face du grand courbet », rue C. Delpierre et « a Anna Cadole » au coin de la rue Semal et chemin des Garmilles.

Puis, vint le progrès et avec lui les bornes fontaines, il y en eut 13 pour le hameau, toutes disparues actuellement. Elles étaient réparties comme suit (1) :

Une rue du Warché, en face du n° 24 (n° actuel).

Quatre rue Delpierre, en face du n° 20 (place) et du 34, 50 et 66.

Une chemin des Garmilles, en face du n° 45.

Quatre rue Semal, en face du n° 31, 38, 48 et au coin de rue Cornélis.

Deux rue du Moulin, en face du n° 13 et en face de chez « Deverd », act. 51.

Une à la ferme de la Ramée.

#### *Quelques mots sur la faune et la flore à Gaillemarde.*

Si le gibier a aujourd'hui déserté les lisières de la forêt et si certains « dévastateurs » ont disparu, il n'en fut pas de même jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les riverains de la forêt se plaignaient surtout des dégâts faits par les loups et les sangliers. Sous Marie de Hongrie, lorsqu'on chassait le loup, les hommes de la vénerie étaient gratifiés d'un patard, les paysans participants à la chasse recevaient un gros de Brabant. En

(1) Renseignements aimablement communiqués par M. Desambergh, fontainier.

1810, une louveterie fut créée en vue d'exterminer les loups réapparus sous la domination française. Des lieux-dits en forêt gardent le souvenir de ces bêtes féroces : le saut du loup, l'étang du loup, le pommier du loup. Vers les années 1780-81, les habitants se plaignent de l'abondance de sanglier, par contre, c'est à cette époque que fut tué le dernier cerf.

Il ne reste plus actuellement que quelques hardes de chevreuils, le lièvre est en voie de régression, le lapin est encore bien représenté ici, quoique épisodiquement décimé par la myxomatose, l'écureuil est réapparu en force en 1971, les renards et blaireaux ont pratiquement disparu. Quant aux rapaces diurnes, depuis au moins six ans, aucune buse n'a été vue. Seuls sont restés des charognards comme les corneilles. La chouette hulotte est restée la seule représentante de nos rapaces nocturnes. Outre les mésanges, rouges-gorges ou autres passereaux, Gaillemarde abrite des pics épeiches, sitelles et même en 1971 des rossignols. Le « marais », vestige de l'ancien vivier de Gaillemarde, est le refuge d'oiseaux de passage comme en 1971 deux couples de vanneaux huppés et cette année une pie cendrée, descendue tout droit du « merveilleux voyage de Nills Hollgerson », tandis que les hérons et canards colverts font la navette entre les étangs de La Hulpe et d'Argenteuil.

Au point de vue de la flore, le roseau y domine nettement.

En été, la floraison associée de l'épilobe et de la reine des prés est particulièrement remarquable. Les grands prêles des marais, souvenir de végétations préhistoriques, étaient autrefois utilisés en ébénisterie grâce à la silice qu'ils contiennent.

Au printemps, avant la repousse des roseaux que l'on a brûlés début mars, les soucis des marais ou *caltha palustris* forment des taches d'un jaune éclatant sur l'herbe calcinée. Par contre, il faut bien chercher pour trouver la fleur verte du pied de veau ou *arum maculatum*, plante médicinale et vénéneuse.

La faune du marais est surtout composée de batraciens, grenouilles, rainettes, crapauds sonneurs...

Les tritons préfèrent les mares l'été et vont hiverner dans le sable. Il y a évidemment beaucoup d'insectes depuis les inévitables moustiques

jusqu'au beau papillon *Machaon* dont la chenille se nourrit des feuilles de « carottes sauvages ». On ne saurait trop souhaiter que ce site, constituant encore un équilibre naturel, soit protégé.

C'est le charme qui se dégage de ce paysage rustique et vert qui attire les promeneurs à Gaillemarde. Le village ne possède aucun monument, le sien étant la forêt de Soignes. Mais si vous déambulez un jour dans les rues du hameau, vous vous poserez peut-être certaines questions concernant les chapelles ou pierres que vous rencontrerez. Nous allons les passer en revue.

Nous commencerons par la chapelle Saint-Roch, située au carrefour formé par les rues Semal, Delpierre, du Warché et chemin de Gaillemarde. Cette chapelle fut construite en 1866, après une épidémie de choléra qui ravagea les villages environnants et épargna totalement Gaillemarde. Les habitants décidèrent d'ériger une chapelle en remerciement à saint Roch. Une plaque gravée porte ces mots : Seigneur Jésus, par les prières de saint Roch et pour l'amour de votre mère immaculée, préservez-nous des maladies contagieuses et du péché.

C'est François Rose qui fit la collecte. La chapelle perdit une bonne partie de son cachet lorsqu'on la restaura en remplaçant le toit flamand par un toit en banales tuiles vernissées. En remontant la rue C. Delpierre, nous rejoindrons la place de Gaillemarde ; au coin de la rue Cornélis, à droite, se trouve un petit monument érigé en mémoire des Gaillemardois tués en 1918. Ce monument fut inauguré lors des fêtes du centenaire de l'indépendance.

Descendons la rue Cornélis et tournons à gauche. Ne cherchez pas, ce gros bloc de béton situé sur le pont en fer est une borne anti-char qui était censée servir durant la dernière guerre. Reprenons la rue Semal en suivant le cours de la rivière et nous revoici à la chapelle Saint-Roch. Nous nous dirigeons vers le « relais d'Argenteuil ». Après moins de cinq minutes de marche, nous voyons à droite une pierre commémorative « à la mémoire d'Alphonse Semal tué le 16 février 1905, souvenir de la jeunesse de Gaillemarde », sombre histoire d'accident dont les anciens n'aiment pas parler.

Pour être complet, il faut ajouter qu'il existe encore deux chapelles, l'une au chemin des Garmilles, adjointe à une ferme et de construction assez récente, l'autre rue du Moulin fut construite en 1950-51.

Voilà, ce tour des « mini-monuments » aura fait une petite, très petite promenade. A vous la joie d'en découvrir d'autres. Mais un conseil, laissez votre engin pollueur derrière vous et remplacez-le par une bonne paire de bottes, certains sentiers vous réservant des surprises plutôt humides mais non dénuées de charme.

Lorsque vous aurez traversé, exploré et admiré Gaillemarde, vous ne vous étonnerez pas que l'ancien village des « paysans et des crottés » fut qualifié de perle de la commune.

Cette perle sera-t-elle noyée par le développement des agglomérations ou, comme ce petit village gaulois de certaines bandes dessinées, « irréductible » ? Irréductiblement verte. Irréductiblement rustique.

La réponse sera pour demain, lorsqu'aujourd'hui sera entré dans l'histoire.

Sources de renseignements :

Les habitants de Gaillemarde.

« Histoire illustrée de la forêt de Soignes », par Sander Pierron.

« L'influence des villes sur les campagnes », de E. Vandervelde.

« La Hulpe de la préhistoire à nos jours », Wautrecht et Pandor.

#### COLLECTION DU FOLKLORE BRABANÇON A VENDRE

L'un de nos fidèles abonnés et collaborateur au surplus de notre revue se voit contraint, pour des raisons de déménagement, de céder des collections de livres et revues et notamment « Le Folklore Brabançon »

Il possède de l'ancienne série, édition française : les Nos 1 à 6 - 46 - 51+52 - 55+56 - 58+59 - 60 - 65 - 67 - 68 - 69 - 70 - 71 - 72 - 73+74 - 75+76 - 78 - 79+80 - 81+82 - 83 - 84 - 85+86 - 87+88 - 89 - 91+92 - 93+94 - 95 - 96 - 97+98 - 99+100 - 101 - 102 - 103+104 - 106 - 108 - 111+112 - 114 - 115 à 120 - 120 à 124 - 125 - 126+127 - 128 - 129 - 130 - 131 - 132 ; De la nouvelle série du N° 133 au dernier paru ; Du « Brabantse Folklore », du n° 133 au dernier paru.

Si l'un de nos lecteurs est intéressé par cette offre, il peut s'adresser à M. Paul Dewalhens, rue de l'Yser 14 à Tirlemont (tél. 016.825.16).

## Le Manoir d'Aa un château disparu

par P. BOULENGIER

Au cours de l'année qui vient de s'écouler, des châteaux habituellement inaccessibles au public ont ouvert leurs portes à des milliers de visiteurs. On ne peut que se réjouir d'une initiative qui a permis d'apprécier une partie peu connue de notre patrimoine artistique. Mais il ne faut pas oublier pour cela les châteaux que personne ne peut visiter pour la simple raison qu'ils n'existent plus.

Notre propos sera de déterminer l'emplacement de l'ancienne seigneurie d'Aa, sans la décrire, parce que les documents qui en parlent sont trop rares.

#### La famille d'Aa.

Le nom d'Aa, sans doute d'origine germanique (1), apparaît fréquemment sur les documents dès le XI<sup>e</sup> siècle, ce qui atteste l'importance du rôle joué par cette famille dans la politique et la vie publique de Bruxelles et des campagnes avoisinantes. Les possessions du fief débordent largement du hameau et s'étendent jusqu'aux abords d'Alost, à Sien-okkerzeel, à Tongres. L'essentiel des terres est bien entendu à Anderlecht et dans les environs (Leeuw-Saint-Pierre, Vlesembeek, Itterbeek, Dil-

P. Boulengier, Bruegelpark 9/13, 1730 Zellik.

(1) VINCENT, A., *Les noms de lieux d'Anderlecht*. Dans « Folklore Brabançon », Bruxelles, Service des Recherches historiques et folkloriques du Brabant, X<sup>e</sup> année (1930), n° 55-56, p. 124.



Dessin du château d'Aa  
par R. Cantagalina.



Objets faussement attribués à une famille sur l'île d'Aa  
(Maison d'Erasmus)

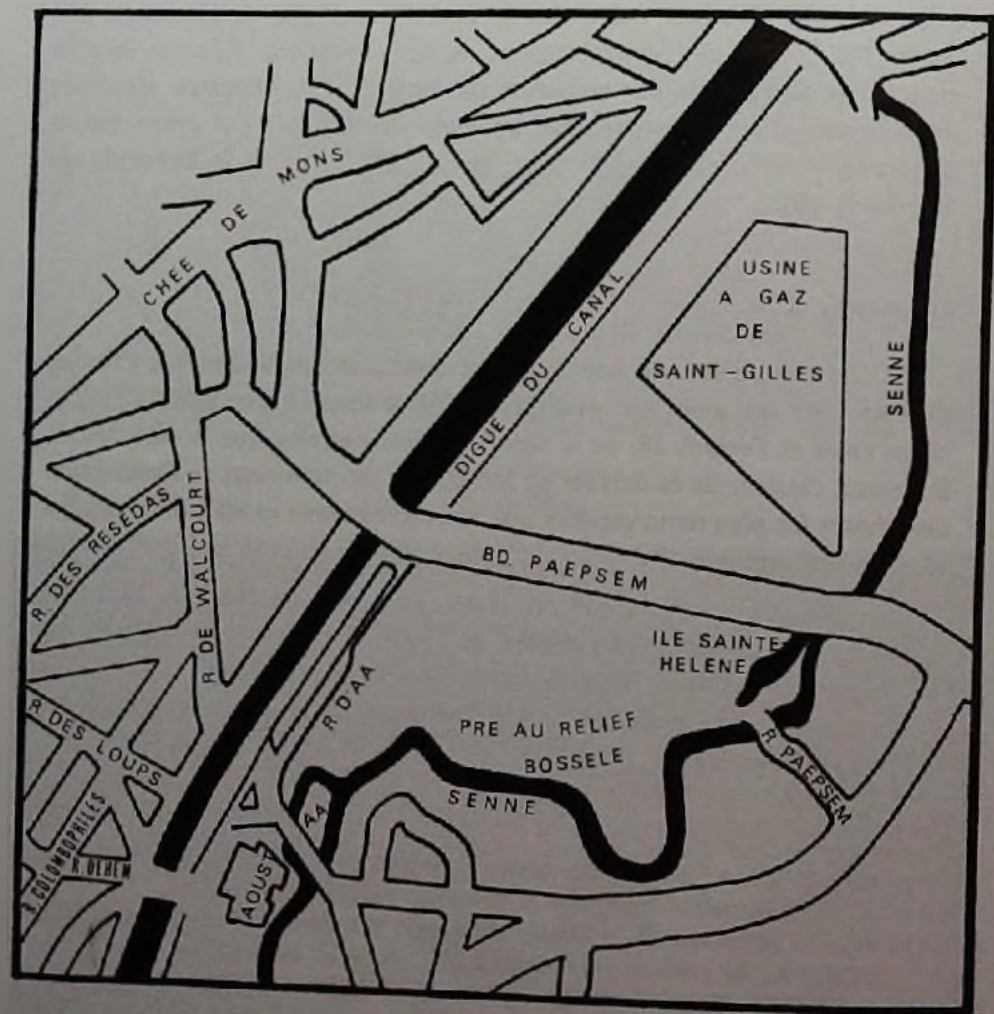
beek, etc.) où les dîmes sont perçues (2). Au sommet de sa prospérité, la seigneurie d'Aa (3) fait de nombreuses donations à des communautés religieuses. Au XIII<sup>e</sup> siècle, une branche de la famille s'allie par mariage aux Walcourt originaires du Namurois. Au siècle suivant, des terres des Walcourt d'Anderlecht seront cédées à la famille d'Abcoude, seigneurs de Gaesbeek, en échange de biens hollandais (4). A la suite de cela, la seigneurie de Walcourt passe sous le contrôle de celle de Gaesbeek jusqu'en 1687, date du démembrement de cette dernière. Elle ira ensuite enrichir le patrimoine des seigneurs de Lennick (5). D'autres domaines de la famille d'Aa seront transmis au cours des siècles à des propriétaires différents et échoiront à leur tour, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à la baronnie de Gaesbeek (6).

#### Le manoir d'Aa.

C'est à cette époque que l'on perd complètement la trace de l'ancien manoir d'Aa qui avait été vendu en 1479 et laissé à l'abandon (7). Les plans *Fricx* et *Ferraris* (8) ne le signalent plus, pas plus que le plan *Mann*. Pourtant, l'auteur de ce dernier en fait encore mention dans sa *Description des choses les plus remarquables qui se trouvent dans la ville de Bruxelles et dans les environs* (9) :

« ... Enfin, le vieux château d'Aa, situé près du bord de la Senne »  
« entre Anderlecht et l'abbaye de Forêt, qui n'est remarquable que »  
« par les familles illustres auxquelles il a appartenu : il y a une »  
« chapelle à laquelle le clergé d'Anderlecht va en procession les jours »  
« des Rogations. »

- (2) WAUTERS, A., *Histoire des environs de Bruxelles*. Nouvelle édition du texte de 1855. Bruxelles, Culture et Civilisation, 1971, p. 13.
- (3) Pour la généalogie de la famille d'Aa, voir l'excellent travail de VAN DER REST, A., *La noblesse en Brabant du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, I. La famille d'Aa (1086-1100)*. Dans « *Brabantica* », tome V, première partie, pp. 15 à 46.
- (4) On retrouve dès lors le nom d'Aa dans la province d'Utrecht. Voir par exemple CLIFFORD KOCO VAN BREUGEL, *Kastelenboek. Provincie Utrecht*. Utrecht, Kemink & Zoon, 1966, p. 1.
- (5) WAUTERS, A., *op. cit.*, p. 13.
- (6) *Ibidem*, p. 17.
- (7) *Ibidem*, pp. 16-17.
- (8) Voir la liste des cartes et des plans consultés, et des abréviations utilisées.
- (9) MANN, Th. (abbé), *Abrégé de l'histoire ecclésiastique civile et naturelle de la ville de Bruxelles* (3 tomes en 2 vol.). Bruxelles, Lemaire, 1785, vol. 2, pp. 71-72.



Plan de la région d'Au

En fait, les renseignements de l'abbé Mann résultent de compilations dans l'*Opera diplomatica et historica* de Miraeus (10) et remontent donc aux années 1723-1748.

On peut se faire une idée de l'importance de l'édifice grâce à un dessin exécuté par l'Italien Remigio Cantagallina en 1612 (Fig. 1) : à ce moment-là, ce n'est déjà plus qu'une ruine imposante, dominée par un donjon (11). Il est vraisemblable que quelques générations d'Anderlechtois à la recherche de matériaux de construction ont eu raison du géant. Notons que le plan *Bollin* est contemporain du croquis de Cantagallina mais qu'il ne mentionne pas les vestiges du château. Ce n'était d'ailleurs pas le but de l'auteur qui étudiait les moyens de prévenir les inondations de la Senne.

A en croire l'historien Wauters, au nord du moulin d'Au établi sur une île formée par deux bras de la Senne, s'étendait une pâture adjacente au moulin, dénommée *de Ghemeyne* (la Commune) ou *Borchut* (le château) (12). Ces termes, apparemment conservés jusqu'au siècle dernier dans la tradition populaire, désignaient sans doute à la fois l'emplacement d'une pâture communale et du manoir, mais Wauters ne signale malheureusement pas ses sources. Voilà pourquoi bien des historiens en ont été réduits à émettre des hypothèses contradictoires pour localiser l'ancienne court d'Au.

### Trois hypothèses.

L'un (13) la situe dans une ancienne pâture limitée par la rue des Loups, la rue des Colombophiles, la rue d'Aa et l'ancienne « *Dweersstraat* » qui courait légèrement au sud de l'actuelle rue A. Dehem (fig. 11).

(10) MIRAEUS, A., *Opera diplomatica et historica*. Louvain-Bruxelles, J. Foppens, 1723-1748, 4 vol., I, XXXIX, p. 662, note infrapaginale 2.

(11) Musée des Beaux-Arts de Bruxelles. Inventaire n° 2994, n° d'ordre 64. Cople d'Eugène Narcisse à la Maison d'Erasmus (cat. n° 397).

(12) WAUTERS, A., *op. cit.*, p. 124.

(13) VANDEN BERGHE, G.,

1) *Anderlecht door de tijden heen* (Brussel, Drukkerij A. Hessens, 1938, pp. 43-44.

2) *La seigneurie d'Au*. Dans « *Folklore Brabançon* », Bruxelles, Service des Recherches historiques et folkloriques du Brabant, X<sup>e</sup> année (1930), n° 55-56, p. 25.

Mais cet espace, aujourd'hui entièrement bâti, n'était pas adjacent au moulin d'Aa et se trouvait en réalité à l'ouest de celui-ci (fig. 11). Cette localisation nous semble à rejeter.

Un autre (14), s'appuyant sur le plan *Davenne*, la place dans un rectangle coupé en diagonale par le « chemin d'Aa à Veeweyde », et compris entre le « chemin de Veeweyde à Poxcet », le « chemin d'Aa » et deux rues sans nom sur le plan mais que *Popp* appelle « Wolve straet » et « Kleine Wolve Straet ». Il s'agit là d'un emplacement plus acceptable, jadis adjacent au moulin et situé au nord-ouest de celui-ci. Il est limité aujourd'hui par la rue des Loups, la rue des Résédas, le boulevard Paepsem et le dernier tronçon existant de la rue d'Aa. La rue en diagonale est la rue de Walcourt. Ce quartier est également bâti de nos jours et les travaux de fondations n'ont rien révélé. Nous n'accordons guère de crédit non plus à cette deuxième hypothèse.

D'autres encore (15) pensent qu'elle s'élevait en réalité sur l'île mentionnée plus haut, à l'emplacement de l'ancienne fabrique d'Aa, actuellement l'usine des laines d'Aoust (16). Et en effet, juste au nord du moulin d'Aa (17), survivance des anciens moulins banaux, s'étendait encore au XIX<sup>e</sup> siècle un terrain signalé sur les plans parcellaires de l'époque (18) sous le numéro 232. Les matrices donnent la mention « land ». Il semble plus proche des indications de *Wauters* que ce soit là que s'élevait jadis le château. N'est-il pas normal, en effet, de le trouver près des moulins du seigneur et surtout, de le voir entouré des douves naturelles que lui offrait la Senne ? La présence, à proximité, d'une chapelle, détruite au XVIII<sup>e</sup> siècle (19), et qui, selon *J. Breuer* (20), aurait été la seule survivance d'un ancien bourg franc, semble étayer cette supposition. Le manoir peut avoir succédé à un de ces castra de bois utilisés

(14) BREUER, J., *Anderlecht depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge*. Dans « Folklore Brabançon » n° 55-56, *op. cit.*, p. 23.

(15) VAN DAMME, D., *Promenades archéologiques à Anderlecht*. Bruxelles. Godenne, 1958, pp. 38 et ss.

VANDEN BERGHE, G., *op. cit.*, 1) pp. 4-44 ; 2) p. 25.

(16) C.T. 1/10.000.

(17) WAUTERS, A., *op. cit.*, p. 124.

(18) *Popp*.

(19) MIRAEUS, A., *op. cit.*, p. 662, note infrapaginale 2.

WAUTERS, A., *op. cit.*, p. 124 et note infrapaginale 3, p. 124.

(20) BREUER, J., *op. cit.*, p. 23.

par les Francs (21). C'est à cet endroit, sur l'île, que D. Van Damme aurait effectué quelques sondages et exhumé des objets (fig. 111) qui sont exposés à la Maison d'Erasmus (22). Malheureusement, aucun carnet de fouille n'a été conservé. Il semble même que par une confusion inexplicable, ces objets proviennent en réalité de fouilles exécutées par Oswald d'Aumerie dans le jardin d'un pensionnat de la rue du Broeck (23). Il est donc hors de question de retenir l'existence des objets exhumés comme une preuve de l'emplacement du manoir où que ce soit.

Lorsque l'on prend pied sur l'île, en pénétrant dans l'usine, on se demande d'ailleurs où D. Van Damme a pu effectuer des sondages, car il ne reste pas la moindre parcelle de terrain non occupé.

#### Une nouvelle hypothèse.

Comme on peut le voir, les tentatives de localisation sont loin d'aller toutes dans le même sens. Nous avons nous-même argumenté en faveur de l'île d'Aa comme emplacement probable du manoir (24). Cependant, depuis, nous avons mis la main sur le plan *Everaert* que nous considérons comme une des sources de *Wauters*. Ce plan, en effet, mentionne *De ghemeynte van Anderlecht* dans une région assez vaste située au nord des moulins d'Aa et comprise entre la chaussée de Mons au nord, la Senne à l'est et au sud, l'ancienne rue Paepsem du sud-est au nord-ouest. Or, en 1930, P.J. Lefever écrivit un poème intitulé *De Ghemeynte* (25) où il évoque un souvenir remontant aux environs de 1900 (een dertig jaar geleden) : celui d'un pré situé entre le canal et Paepsem, et qui se signalait par l'irrégularité de son relief (hare breede putten). Nous pensons avoir retrouvé sur le terrain ce qui reste de la région décrite par le poète.

(21) Deux remarques s'imposent. 1) Une forte implantation franque est attestée par la découverte, vers 1890, d'un cimetière franc au lieu-dit jadis « Champ de Sainte-Anne ». Voir à ce sujet BREUER, J., *op. cit.*, pp. 12 et ss. 2) La ville de Bruxelles trouve elle aussi son origine sur une île formée par deux bras de la Senne, l'île Saint-Géry, où s'élevait un castrum.

(22) Cat. n° 634-6, 638-40, 642.

(23) Voir à la Maison d'Erasmus le dossier consacré aux travaux d'Oswald d'Aumerie.

(24) BOULENGIER, P., *Le château d'Aa : essai de localisation*. Dans « Crédit Communal de Belgique », Bulletin trimestriel, 27<sup>e</sup> année, n° 104, avril 1975, pp. 81 à 93.

(25) LEFEVER, P.J., *Uit het land van Aa. Verzen*. Brussel, De Wilde Roos, 1932, pp. 16 à 19.



Un vestige de la Ghemeynte



Senne, écout à ciel ouvert

En effet, entre les îles d'Aa et de Sainte-Hélène (Paepsem), deux profonds méandres de la Senne limitent une prairie très étrange : creux, renflements allongés, buttes régulières, semblent indiquer que le sous-sol recèle les fondations de quelque ancien bâtiment. Cette bande de terrain est le prolongement immédiat de la *Ghemeynte van Anderlecht* du plan *Everaert*. Il est d'ailleurs à noter que sur ce plan, la pâture communale n'est pas cernée par des contours précis et qu'il est dès lors possible qu'elle débordât au-delà de la rue Paepsem, simple chemin desservant les moulins (26) et qui n'était pas de nature à constituer une limite. Si cela est, il existe encore aujourd'hui un fragment de la *Ghemeynte*.

Il reste cependant à retrouver la trace de la dénomination *De Borch* que Wauters attribue au même site. Si quelques documents en font mention (27), nous ne l'avons pas encore découverte sur les cartes anciennes (28).

#### *Des possibilités de jouille ?*

D'Aa à Paepsem, la région a été bouleversée lors du creusement du canal de Charleroi, en 1827. La rue d'Aa fut alors coupée en plusieurs tronçons, dont le dernier, aujourd'hui sans issue, est définitivement condamné par le passage du boulevard Paepsem. Il est bien difficile, à présent, de se représenter ce qui, sur les plans anciens (28), nous apparaît comme une campagne verdoyante et paisible où serpentait la Senne et où s'élevaient un nombre important de fermes (29) dont il ne reste pratiquement rien. La civilisation industrielle a fait pousser des usines d'une manière anarchique ; on n'a pas abattu celles du siècle dernier qui tombent en ruines à côté des nouvelles. On pratique le « tout à la rivière » (fig. IV) ; les rats grouillent sur les champs d'épandage.

Cependant, dans ce capharnaüm, on distingue encore le tracé de l'île où se dressent les bâtiments des Laines d'Aoust. Ceux-ci datent de 1890.

(26) WAUTERS, A., *op. cit.*, p. 124.

(27) Par exemple : « Bempt gelegen in de voorsch. prochie van Anderlecht in de Borcht achter huysinghe toe behoort hebbende hauricx van Merg... », Archives de la Maison d'Erasmus, n° 17, p. 6.

(28) *Bollin, Les biens des hôpitaux, Everaert, Friez, Ferraris, De Wautier, Wautier, Monborne, Papp.*

(29) VANDEN BERGHE, G., *op. cit.*, 1) pp. 41 et 22.

L'un des bras de la Senne passe sous la rue Bollinckx, l'autre sous les bâtiments mêmes. Ils se rejoignent au nord-est de l'usine.

Il est inutile de dire que dans les circonstances présentes, une fouille en cet endroit est hors de question. Mais il faut bien préciser aussi que de prochains travaux routiers vont achever de dénaturer le site. L'on verra sans doute œuvrer le bulldozer là où l'on aurait souhaité voir travailler une équipe d'archéologues.

En définitive, la seule parcelle de terrain qui permettrait des sondages, est ce fameux pré que nous tenons pour le dernier vestige de la *Ghemeynte* de Wauters, mentionnée sur le plan *Everaert* et signalée par le poète P.J. Lefever (30). Puisque des fondations y semblent enfouies à faible profondeur, nous espérons que des spécialistes s'y intéresseront avant longtemps (fig. V).

(30) Cf. *supra*.

## CARTES ET PLANS CONSULTÉS, ABBREVIATIONS UTILISÉES

*Carte figurative des provinces, villes, communes, châteaux, etc., situés le long de la rivière de la Senne, depuis le village de Ruyshraek jusqu'à Hombeek*, dressée par Mathieu BOLLIN, dans le but de chercher le moyen de prévenir les inondations de la Senne. Fin du XVI<sup>e</sup>, commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. 1,18 × 8,27 m. Collée sur toile. A.G.R. Inventaire des cartes et plans manuscrits, n° 396. *Bollin*.

*Les biens des hôpitaux de Saint-Jean et de Saint-Pierre sur le territoire d'Anderlecht*. Huit plans sur parchemin. 1711-1716. Maison d'Erasmus, cat. n° 289 à 296. *Les biens des hôpitaux*.

*Carte des Pays-Bas autrichiens*, d'après E.H. FRICX. ± 1744, ± 1/135.000, 15 feuilles, fac-simile, Institut Géographique militaire de Belgique. *Fricx*.

*Carte figurative van de goederen gelegen op St. Peeters Anderlecht*, par EVERAERT, Couvent des Claires-Urbainistes, 1750. A.G.R., Cartes et plans manuscrits, n° 2015. 18 cartes, 55 × 39 cm. *Everaert*.

*Goederen op Anderlecht*, par EVERAERT. Chartreux de Bruxelles, 1759. 15 cartes, 54 cm × 37 cm. A.G.R., Cartes et Plans manuscrits, n° 2014. *Everaert*.

*Carte de cabinet des Pays-Bas autrichiens* par FERRARIS, 1771-1778, 1/11.520, 275 feuilles manuscrites, 12 vol. de « mémoires ». Reproduction à une échelle se rapprochant de 1/25.000, Bruxelles, Pro Civitate, 1965. *Ferraris*.

*Carte chorographique des Pays-Bas autrichiens* par FERRARIS. ± 1780, ± 1/86.400. 22 feuilles plus un cartouche, fac-simile, Institut Géographique militaire de Belgique. *Ferraris*.



*Carte topographique des environs de Bruxelles*, dessinée par Th. MANN pour servir à son *Essai d'Histoire Naturelle*, dans MANN, Th., (abbé), *Abrégé de l'histoire ecclésiastique civile et naturelle de la ville de Bruxelles* (3 tomes en 2 vol.). Bruxelles, Lemaire, 1785. Mann.

*Carte topographique de Bruxelles et de ses environs*, levée et dessinée par M.G. DE WAUTIER, gravée par J.B. Jouvenel, 1810, échelle d'une lieue de 4.872 m, ci-devant 2.500 toises. Archives de la Ville de Bruxelles. De Wautier.

*Tableau d'assemblage du plan cadastral parcellaire de la Commune d'Anderlecht*, Canton d'Anderlecht, Arrondissement de Bruxelles, Département de la Dyle, terminé sur le terrain le 30 avril 1811.... par M. DAVENNE, Ing. géomètre du Cadastre. Maison Communale d'Anderlecht, Service de l'Urbanisme. Davenne.

*Bruxelles et ses environs en 1821*. Carte manuscrite de WAUTIER. Bibliothèque Royale de Belgique. Wautier.

*Carte topographique des environs de Bruxelles* exécutée sous la direction de Mme MONBORNE, lithographiée à la plume par François Guillaume Frères, 1824-1825, 1/16.000, 12 feuilles, Bibliothèque Royale de Belgique. Monborne.

*Plan parcellaire de la commune d'Anderlecht*. Atlas cadastral de Belgique par Philippe C. POPP, 1850-1866, 1/2.500, 12 feuilles, Bibliothèque Royale de Belgique. Popp.

*Carte topographique de Belgique*, 1964, 1/10.000, 448 ou 455 planchettes. Bruxelles, Institut Géographique militaire, 31/6. C.T. 1/10.000.

## Jezus-Eik ou Notre-Dame-au-Bois

par Guy VANDE PUTTE

Bien des Bruxellois, attirés non seulement par la célébrité du pèlerinage à la lisière de la Forêt de Soignes, mais aussi par les spécialités locales (tartines au fromage blanc arrosées de Kriek) qu'on y déguste dans les cafés-restaurants dépouillés — hélas — du charme des anciennes guinguettes, auront pu, à l'occasion de la réouverture au public du sanctuaire marial restauré, s'interroger, une nouvelle fois, sur le phénomène linguistique curieux que constituent des noms de lieu aussi dissemblables en nos deux langues nationales que *Jezus-Eik* et *Notre-Dame-au-Bois*.

Une logique élémentaire imposerait de traduire « Chêne de Jésus » le nom officiel néerlandais de ce hameau d'Overijse, qui se nomme « Jezus-Eik », tout comme d'ailleurs le « Notre-Dame-au-Bois » des francophones aurait dû, aussi logiquement, devenir « Onze-Lieve-Vrouw-ten-Bos » ou quelque chose d'approchant, suivant ainsi l'exemple d'un autre lieu de pèlerinage marial non moins célèbre, et qui date de la même époque environ (la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle), appelé *Scherpen-heuvel*, et devenu en français *Mont-aigu*.

L'étranger, quant à lui, familiarisé avec le bilinguisme de nos toponymes du genre : Bruxelles-Brussel ou Leuven-Louvain, pourrait, devant l'absolue dissimilitude des deux appellations Notre-Dame-au-Bois/Jezus-Eik, s'imaginer qu'elles désignent deux villages distincts.

Il s'agit ici, en fait, d'un cas de symbiose linguistique intéressant qui a fait l'objet d'une communication parue dans la revue



L'église de N.-D.-au-Bois vers 1950.



L'église restaurée de N.-D.-au-Bois, en mai 1973.

de l'Institut d'Onomastique de l'Université de Louvain (1), communication dont nous allons reprendre ici les thèses essentielles.

#### JESUS, NOTRE-DAME OU... LE DIABLE EN PERSONNE

Remontant aux origines de ce pèlerinage sonien, on peut se demander, avec nombre d'historiens, si le village ne doit pas son nom à des statuette suspendues à un grand chêne, planté à l'intersection des routes de Hoeilaart à Tervuren et d'Auderghem à Overijse. L'une de ces statuette aurait été celle du Christ, d'où *Jesus-Eik* (Chêne de Jésus), remplacée par la suite par celle d'une Vierge, devenue miraculeuse et invoquée en ces lieux, d'où *Onze-Lieve-Vrouw-in-de-Jezus-Eik* (Notre-Dame du Chêne de Jésus).

Dans son Histoire bien connue des environs de Bruxelles, Alphonse WAUTERS opte cependant pour la version : Chêne du Diable ! D'après l'éminent historien bruxellois, en effet, il aurait existé jadis dans la forêt, un chêne immense, fendu de haut en bas par la foudre, et qu'on appelait « Chêne du Diable ». Nul ne s'approchait sans crainte de ce géant auquel se rattachaient les légendes terrifiantes. Afin d'exorciser l'endroit, un houcher de Bruxelles, *Pierre Vandekerckhoven*, aurait ordonné, à sa mort, qu'on attachât au chêne voisin une statuette du Christ. Sa femme, qui avait négligé d'exécuter ses dernières volontés, et atteinte à son tour du mal dont mourut son mari, la peste, se rappela alors sa promesse et chargea son fils Philippe d'accomplir le vœu du mourant. C'était en 1636. De ce moment, le chêne, placé sous la protection du Sauveur, devint le *chêne du Petit Jésus*, *Jesukens-Eyck*.

Quant au chanoine L. HOEFNAGELS, prémontré de l'abbaye de Parc à Héverlé et ancien curé de N.-D.-au-Bois, auteur d'un essai historique sur sa paroisse, publié en 1924, à l'occasion des fêtes du couronnement de la Vierge, il défend la thèse de deux arbres bien distincts, le Chêne du Diable et le Chêne de Jésus, et rappelle deux versions anciennes. Il y a d'abord celle

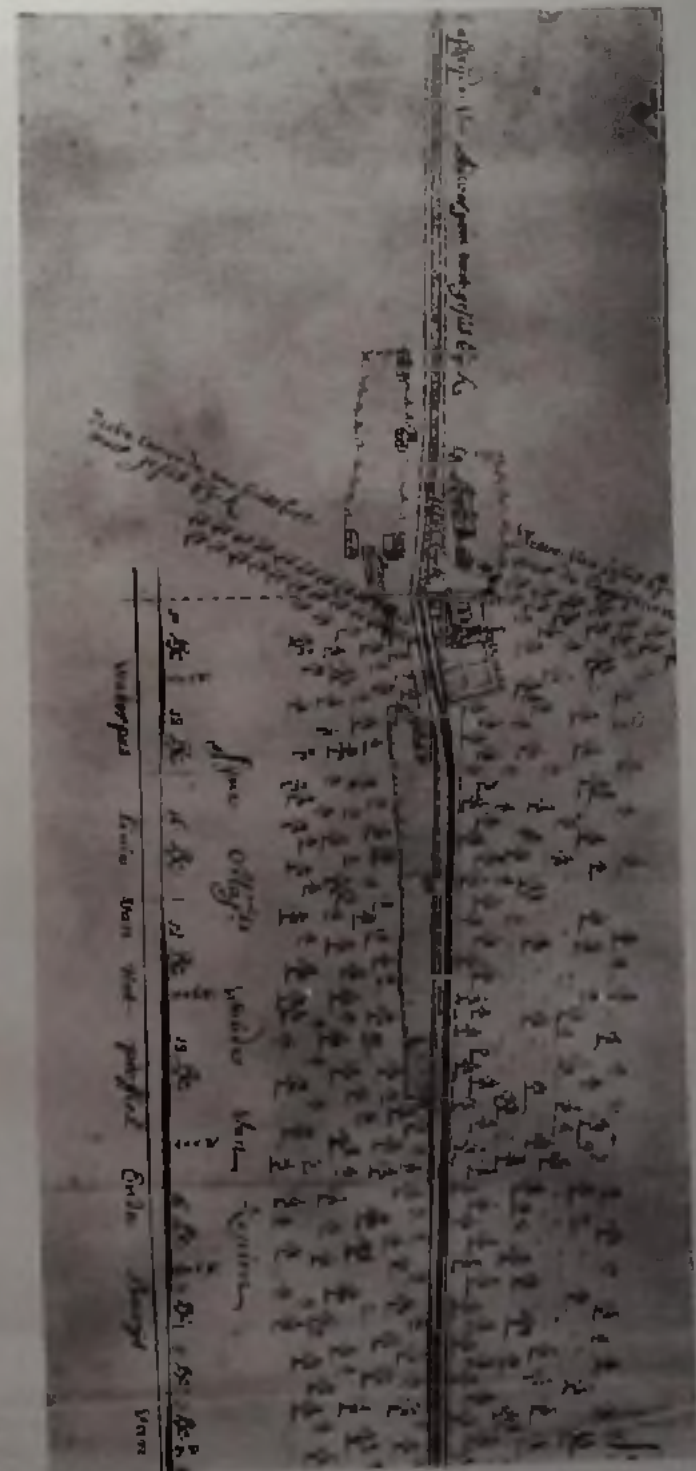
(1) G. VANDE PITTE *Jesus-Eik of Notre-Dame-au-Bois ?*, in « Mededelingen van de Vereniging voor Naamkunde te Louvain en de Commissie voor Naamkunde te Amsterdam », Louvain XLIVe année (1968), n° 1-2, pp. 84-90.

propagée par le curé Barthélémy ZEGERS, dans son opuscule *Den Pelgrim van Sonienbosch* (Bruxelles, 1661), et selon laquelle la statuette de Notre-Dame aurait été attachée au *Chêne de Jésus* (VAN DEN ELSKE et KALVERTOS, dans leurs éditions ultérieures de l'ouvrage de Zegers, la première datant de 1752, la seconde, de 1855, reprennent la même version).

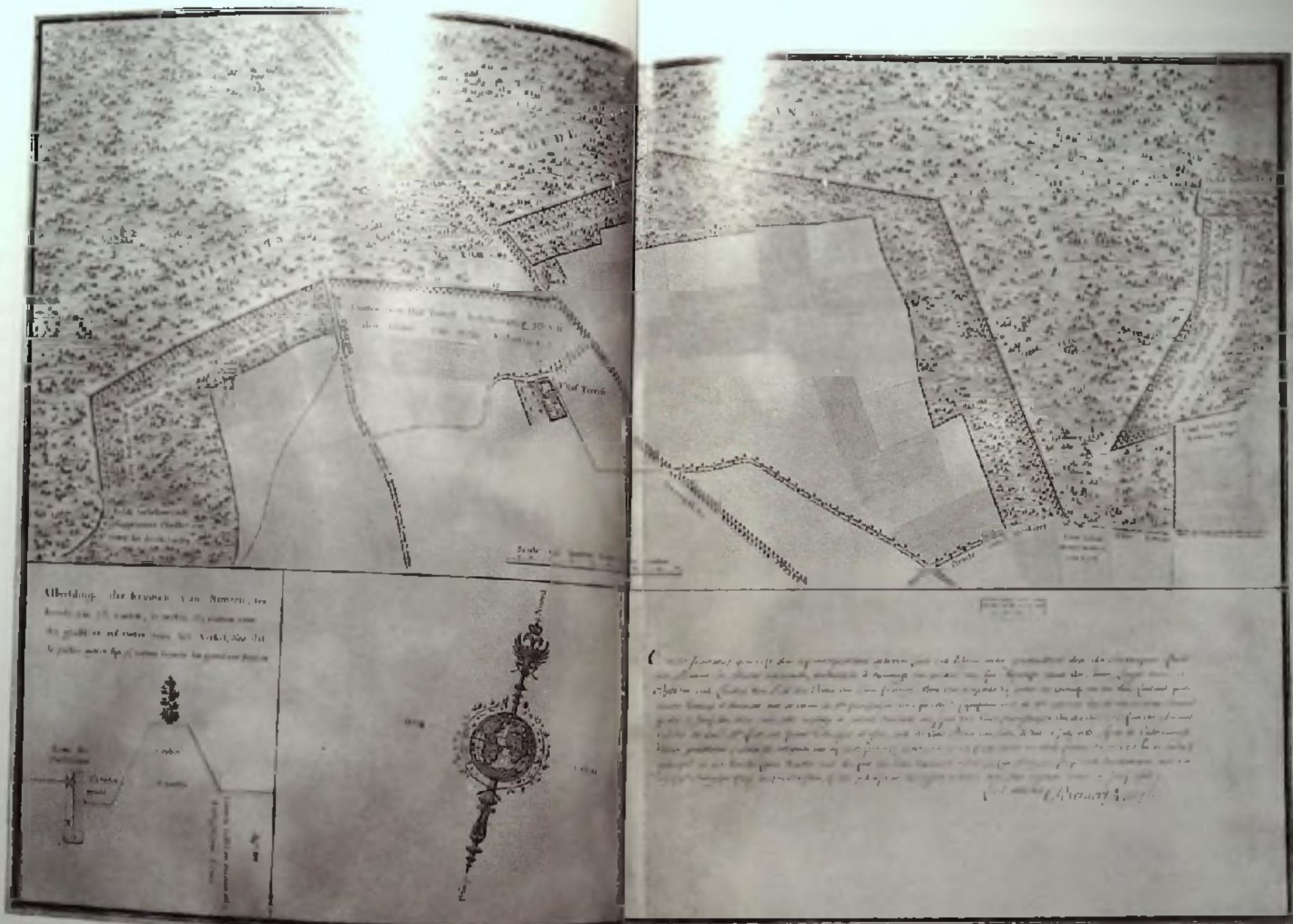
La deuxième version, celle de SANDERUS dans son non moins célèbre *Brabantia sacra*, de 1659, est celle reprise par A. WAUTERS dans son ouvrage précité, ainsi que par A. MATHIEU dans son *Origine, progrès et développement merveilleux du pèlerinage à Notre-Dame-au-Bois (Jesus-Eyck)*, de 1868, de même que par S. PIERRON dans sa fameuse *Histoire de la Forêt de Soignes* (1940). D'après tous ces auteurs, c'est Philippe Vandekerckhoven qui aurait fait placer la niche contenant la statuette au *Duyvels-Eyck* ou Chêne du Diable.

Selon le Père Hoefnagels, Zegers, qui fut, à deux reprises (de 1647 à 1662 et de 1675 à 1678) recteur de N.-D.-au-Bois, est, sans conteste, mieux informé que quiconque et sans nul doute plus digne de foi que son contemporain Sanderus, des origines du culte marial de la grande forêt domaniale et de son développement ultérieur. Bref, voici la version des faits selon L. Hoefnagels.

A l'emplacement même où, à l'heure actuelle, se dresse l'église de N.-D.-au-Bois — merveilleux échantillon de l'art baroque en nos provinces, avec cette particularité, rare en Belgique, d'un presbytère accolé au chevet — croissait le chêne de Jésus à la frondaison puissante, telle que nous le représente Sanderus dans son *Brabantia sacra*. Ce chêne aurait reçu, précédemment, le nom de Chêne de Jésus, à cause d'une statuette du Sauveur, placée dans un vieux tronc. Ce même chêne servait de lieu de ralliement aux veneurs et aux forestiers; au pied de l'arbre, les membres de la Cour des Comptes, corps administratif financier du domaine ducal, se réunissaient périodiquement, pour déterminer les coupes à effectuer dans ce domaine princier. Bandits et voleurs de grand chemin s'y abritaient aussi, à l'affût d'un mauvais coup. Un marchand bruxellois, *Pierre van den Kerckhoven*, que ses visites à ses biens de Malaise, autre hameau d'Overijse aux confins de La Hulpe et de Hoeilaart, amenaient



La chapelle de Jesus-Eyck et ses environs, en 1736. D'après le plan de la chaussée d'Auderghem à Wavru, dessiné par le géomètre des domaines en Brabant, A.D. Bruyn. A.R.B.-C.P., n° 222.



Les limites de la Forêt de Soigne et le territoire d'Overijse, jouxtant les terres de la cense de Terrest au prince Salm-Kyrbourg, définitivement modifiées en 1766. A gauche de la route Bruxelles-Wavre, le lotissement actuel, appelé Terrestpark; à droite, le Val-Notre-Dame. D'après le plan manuscrit du géomètre arpenteur C.-J. Everaert. A.R.B.-C.P., n° 721

fréquemment en ces parages, acheta en 1632, une statuette de la Vierge dans l'intention de la suspendre au même chêne, ce qu'il différa par négligence. Ce ne fut qu'en 1635, tombé malade, qu'il se souvint de sa résolution et chargea son entourage de la mettre à exécution, ce que fit son fils Philippe... deux ans plus tard.

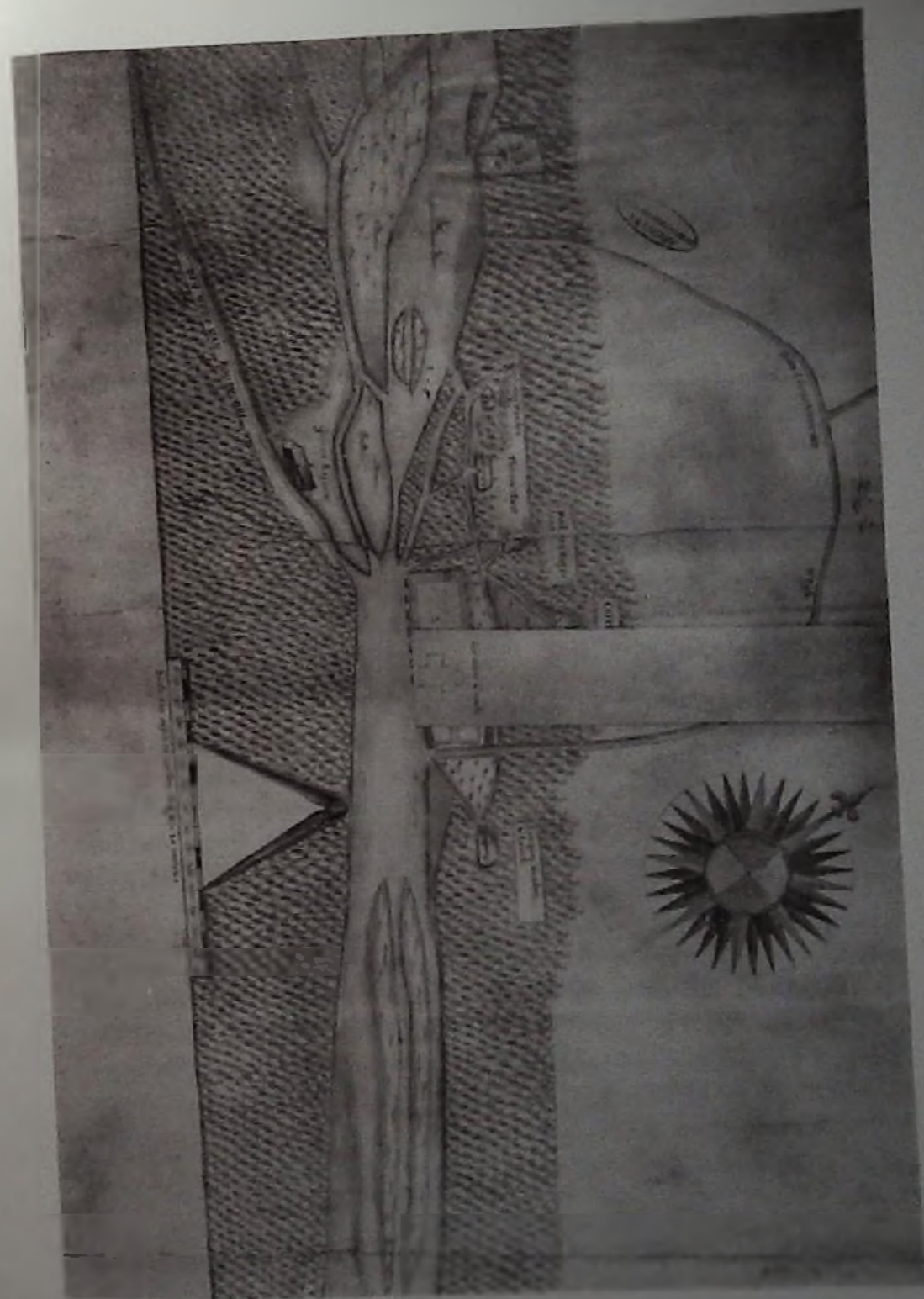
#### DU CHENE DE JESUS A... ONZE-LIEVE-VROUW-TEN-BOS EN PASSANT PAR VAL-NOTRE-DAME !

Même si tout ce qui précède ne devait relever que de la légende ou des enjolivements des chroniqueurs (ceux du chanoine Hoelnagels y compris !), ces renseignements ne sont pas sans importance pour tout qui cherche une explication philologique satisfaisante à cette double appellation toponymique.

Les premiers textes, aussi bien latins que néerlandais, ou même déjà français, semblent bien se référer tous au concept « Chêne de Jésus ». On trouve, en effet : *ad quercem Jesu* (1632), *Jesekens Eijck* (1634), *au chesne de Jésus* (1642). Comme les appellations néerlandaises l'emportent dans le matériel toponymique à la base de notre étude précitée, il est permis de conclure que les formes latines et françaises n'en sont qu'une traduction, tout au long de ce premier siècle d'existence du « hameau » qui est en train de se former autour de l'arbre miraculeux.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle seulement, apparaît la première forme néerlandaise liée au concept « Notre-Dame » (*Onse Lieve Vrou in Jesus Eijck*) et sa traduction partielle française *notre dame au bois dite Jesus Eijck* (1698). Pour ce siècle toutefois, ce sont les éléments « chêne » et « Jésus », soit seuls, soit en composition, qui prédominent nettement, aussi bien en français qu'en néerlandais.

Dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux dénominations, « Notre-Dame » et « Jésus », sont employées couramment, parfois d'une façon redondante ou même contaminée. C'est ainsi que la forme redondante française, apparue à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et traduite, donne à présent naissance à une nouvelle forme, de type synthétique : *Notre-Dame du Chêne* (attestée



Plan de la chapelle de N.-D.-au-Bois et de ses environs, levé par J. Retraissart  
(XVII<sup>e</sup> siècle).

A.R.B.-C.P., n° 606.

en 1724), alors que la forme redondante néerlandaise du XVII<sup>e</sup> siècle réapparaît au milieu du XVIII<sup>e</sup> : *Onze Lieve Vrouwe in Jesus-Eyck*. Quant à la forme analytique française : *La chapelle de notre Dame au bois dite Jesus Eijck* (1736), elle semble tout aussi courante que la forme analytique néerlandaise, traduite du français et attestée en 1743 : *Onse L.V. ten Bosch ofte Jesus Eijck*. En 1752, on note encore la forme contaminée néerlandaise, *de eijcke van Jesus*, apparemment une traduction littérale du « Chêne de Jésus » français, du XVII<sup>e</sup> siècle. De la dénomination française actuelle, nous avons trouvé mention dans les archives pour la première fois, en 1767, sous la forme de *N.-D. au Bois*, appellation qui figure également sur la célèbre Carte de Cabinet du Comte de Ferraris.

D'où il résulte que, si les formes néerlandaises semblent l'emporter au XVII<sup>e</sup> siècle, les formes françaises prédominent en ce Siècle des Lumières, qui — ô paradoxe — est aussi celui d'une vénération croissante pour la Vierge de Soignes. La forme française, employée tout court et conjointement à la forme néerlandaise, donc non contaminée, désignera dès lors clairement le « hameau » et non plus « l'arbre » miraculeux.

Mais ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que la différenciation s'accroît entre l'appellation néerlandaise et française, quoique l'usage du nom français soit plus courant pour l'époque. Outre les nombreuses formes du type *Notre-Dame-au-Bois* ou *Jezus-Eik* attestées par les documents, on trouve encore les variantes (redondantes) suivantes : *Onse-Lieve-Vrouw-ter-Jesukens-Eijck* (1876) et *Notre-Dame de Jesusken-Eijck* (1878). Ajoutons que, sous la domination française, le hameau a formé une commune indépendante sous le nom de *commune de Notre-Dame-au-Bois*. Son rattachement, en 1810, à la commune voisine d'Overijse, valut tout un temps à celle-ci l'appellation de *Overysse-Notre-Dame-au-Bois*.

Finalement, au XX<sup>e</sup> siècle, la distinction entre les deux dénominations se fait plus nette encore, selon la langue employée, soit celle de Vondel, ou celle de Racine. Et nous voilà arrivés au terme du processus de différenciation, ébauché dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Hameau de la commune unilingue néerlandaise d'Overijse, ressortissant à l'arrondissement unilingue de Hal-Vilvorde

et de la fédération de Tervuren (dont, soit dit en passant, le siège se trouve à Overijse, dans la maison Juste-Lipse, nouvellement restaurée à cet effet), cette importante agglomération résidentielle aux portes de la capitale qu'est N.-D.-au-Bois, porte donc officiellement le nom de *Jezus-Eik*, mais la dénomination française est certainement aussi courante, car les francophones constituent un pourcentage considérable de résidents.

C'est d'ailleurs le nom français du village qui a inspiré la dénomination, tout à fait artificielle, d'un vaste lotissement, situé à gauche de la vieille chaussée de Bruxelles à Wavre (la Nationale 4), à hauteur d'un important centre commercial et zoning industriel, sur les anciennes terres de la princesse douairière de Salm-Kyrbourg, devenues propriétés du comte de Marix de Sainte-Aldegonde, et appelé *Val-Notre-Dame*. A posteriori, ce nom a été traduit officiellement en *Onze-Lieve-Vrouwedal*, devenu donc le nom moderne de l'ancienne *Campagne de Ter-Rest*. La cense de Ter-Rest se trouve d'ailleurs toujours enclavée dans un autre lotissement, face à celui de Val-Notre-Dame et appelé, lui, *Terrestpark*.

Le Val-Notre-Dame rappelle un peu son homologue qui désigne, dans le centre d'Overijse même, l'antique béguinage du *Val Sainte-Marie* ou *Mariëndal* (*Beguine de Valle Beate Marie apud Ysscha*), fondé en ces lieux (on en trouve mention dès 1267) et dont l'Hospice d'Overijse porte le nom (2). Cet Hospice, aménagé dans une propriété attenante au Béguinage, dont, de nos jours, seule la chapelle subsiste encore, était l'ancien domaine de la famille des notaires Vandeveldé (dont Ferdinand, qui fut bourgmestre d'Overijse de 1828 à 1867) et occupé, voici une vingtaine d'années encore, par la congrégation des Dames Auxiliatrices du Purgatoire, qui le baptisèrent *Val-Maria*.

Pour en revenir à N.-D.-au-Bois, nous constatons en outre, qu'à un stade plus avancé encore de l'évolution de ce toponyme, *Notre-Dame-au-Bois* s'est réduit à *Notre-Dame*, abréviation familière à beaucoup de ses habitants francophones, selon une mode qui, à l'époque coloniale, avait converti en *E'ville* l'actuelle Lumumbashi et réduit à *Léo* l'ancienne capitale du Zaïre.

(2) G. VANDE PUTTE, *Het Begijnhof Mariëndal te Overijse*, monographie en préparation.



Fragment de la « carte géométrique » des biens de Monseigneur de Man de Lennick sous Isque ou Overijse (les seigneuries de Tenblisdom et Terbarant), dressée en 1755 par Dom. Mussche, géomètre juré. Y figure, dans le coin inférieur gauche, le Reguinage du Val-Saint-Marie ou du Val-Marie. Cette carte, provenant des Archives paroissiales d'Overijse, est actuellement en possession de Madame C. Poot, à Overijse. Cliché L. Decalmeyer, Overijse.

Quant à la prononciation dialectale locale, elle n'a retenu que le diminutif *Jezuken-Eik*, déjà mentionné en 1634 sous la forme *Jesekens-Eijck*. Dénomination apparue dès les premières guérisons miraculeuses et perpétuée jusqu'à nos jours au sein de la communauté paroissiale ; elle tire probablement son origine de tout le contexte affectif baignant ce lieu de pèlerinage. Rien d'étonnant, dès lors, à voir, en 1924, en cette époque glorieuse du culte marial à N.-D.-au-Bois (année du couronnement de la Vierge de Soignes) une nouvelle dénomination sentimentale se parer d'un double diminutif : *Ons Lievrouwken van Jesukens-Eijck* !

JEZUS-EIK, HAMEAU D'OVERIJSE,  
PAROISSE INDEPENDANTE ET... COMMUNE FRANÇAISE

Ce hameau qui doit donc son nom à un chêne, le Chêne de Jésus, placé ultérieurement sous le vocable de la Vierge, constitua d'abord, du point de vue religieux, une chapellenie ressortissant à la paroisse de Tervuren, mais desservie par les prémontrés de l'abbaye de Parc, avant de devenir succursale de l'église de Hoeilaart (1825), pour être érigée en paroisse autonome, le 20 septembre 1842 (la fabrique d'église date de 1835).

Pour le civil, érigée en commune indépendante sous la domination française, du premier frimaire An IV, c'est-à-dire du 21 novembre 1796, au 11 avril 1810, la « commune de Notre-Dame-au-Bois » fut, par décret impérial, rattachée à celle d'Isque ou Overijse, dont le curé, en 1640 déjà, avait revendiqué pour sa paroisse l'oratoire. Précisons qu'à l'époque éphémère de son « indépendance », la commune de N.-D.-au-Bois ne comptait que trente feux. Six maisons seulement étaient de briques et de pierres, les autres de chaume et de torchis. Si, en l'An VIII, le nombre d'habitants ne s'élevait qu'à 95, son territoire était aussi réduit, et provenait uniquement, comme le mentionne le Procès-verbal de délimitation de la commune, conservé aux Archives du Royaume (Fonds Cadastre du Brabant) « de concessions anciennement faites de petites parties de la dite forêt de Soigne et qui au dire des uns, n'ont eu primitivement d'autre but que de faire habiter la dite forêt pour que les voyageurs y trouvassent un lieu d'asile et de sûreté contre les brigandages qui s'y commettaient alors ». Sa superficie était de 2 arpents 37 perches 86 mètres.

C'est ainsi que, depuis 163 ans, le sort de ce village est lié à celui de son grand voisin. Grâce à sa situation particulière à la lisière de la forêt de Soignes, grâce aussi aux faveurs que lui dispensèrent nos souverains, ce qui n'était à l'origine qu'un hameau misérable, s'est développé en une grosse agglomération à vocation résolument résidentielle, distincte de son centre administratif, demeuré plus rural. Très tôt, N.-D.-au-Bois, vouée originellement à l'exploitation forestière, a connu les faveurs du tourisme et l'affluence des bourgeois de Bruxelles qui la choisirent comme but pour leurs excursions dominicales.

Ceci explique, mieux que la proximité de la frontière linguistique, distante d'à peine 5 km cependant, la francisation qui s'y opère et la fortune de son nom français, apparu aux environs de 1700, et qui est donc la traduction du nom — flamand — d'un arbre, appelé JEZUS-EIK ou Chêne de Jésus, mué en *Onze-Lieve-Vrouw-in-de-Jezus-Eik*, du moment où y fut fixée une statuette de la Vierge, ou *Onze-Lieve-Vrouw-in-het-Bos*, c'est-à-dire NOTRE-DAME-AU-BOIS.

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

Outre les ouvrages et les articles cités plus haut, consultez également : E. RIGAUX, *Geschiedenis der oude Vrijheid en Heerlijkheid van Overysse*. Overysse, 1888 ; A. DEQUICQ, *Toponymie van het Zoniënvoud*, I-II. Mémoire de licence non publié, K.U.L., 1944 ; G. VANDE PUTTE, *Toponymie van Overijse*, I-II. Mémoire de licence publié avec l'aide de la commune d'Overijse, U.C.L., 1968. En ce qui concerne une première (2) vague de francisation de N.-D.-au-Bois, aux environs de 1800, voyez nos premières conclusions dans notre étude généalogique à paraître incessamment dans la revue « Vlaamse Stam » et intitulée : *Eugeen-Jozef RIGAUX (1824-1895). een verduersteld Overijssenaar herdacht. Proeve ener bio-bibliografie en stamgeschiedenis* (...)